

U  
Santa Cruz  
71

001 0000 00 005 71

9292

**Biblioteca Universitaria**



**Estante** ..... 20  
**Tabla** ..... 2  
**Número** ..... 9292  
Aut. sign.:

571  
UVA. BHSC. BU 00571

1506

W. W. RILEY

1850

AMERICAN

REPUBLICAN

1850

1850

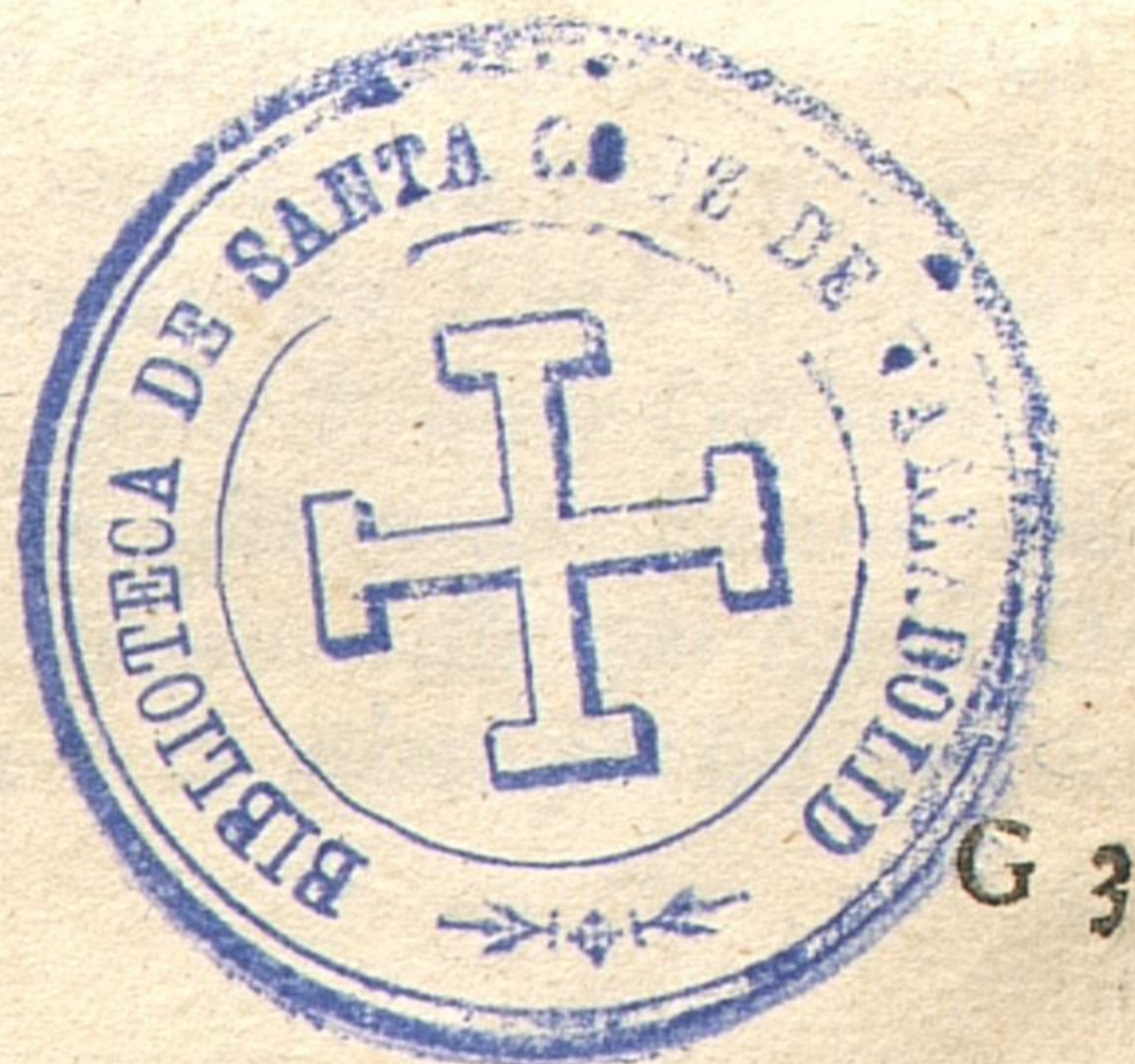
1850

1850

UVA. BHSC. BU 00571

ALZIRE,  
OU LES  
AMÉRICAINS,  
TRAGÉDIE.

*Représentée pour la première fois  
le 27. Janvier 1736.*



ATLANTA  
OFFICE  
AMERICAN  
TRADE

THE  
OFFICE







A

M A D A M E

L A M A R Q U I S E

D U C H A S T E L E T .



A D A M E ,

*Quel faible hommage pour vous , qu'un de ces  
Ouvrages de Poësie , qui n'ont qu'un tems , qui  
doivent leur mérite à la faveur passagère du Pu-  
blic & à l'illusion du Théâtre , pour tomber en-  
suite dans la foule & dans l'obscurité !*

*Qu'est - ce en effet qu'un Roman mis en action  
& en vers , devant celle qui lit les Ouvrages de  
Géométrie avec la même facilité que les autres li-*

G 4

sent

sent les Romains ; devant celle qui n'a trouvé dans Locke , ce sage précepteur du genre - humain , que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne , qui , née pour les agrémens , leur préfère la vérité ?

Mais , *MADAME* , le plus grand génie , & sûrement le plus désirable , est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la Philosophie ne peut dessécher , & que les charmes des belles - lettres ne peuvent amollir ; qui fait se fortifier avec Locke , s'éclairer avec Clarke & Newton , s'élever dans la lecture de Cicéron & de Bossuet , s'embellir par les charmes de Virgile & du Tasse !

Tel est votre génie , *MADAME* ; il faut que je ne craigne point de le dire , quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe & de votre rang , à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison , & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France , & même dans toute l'Europe , où les hommes pensoient déroger , & les femmes sortir de leur état , en osant s'instruire. Les uns ne se croioient nez que pour la guerre , ou pour l'oïveté ; & les autres , que pour la coqueterie.

Le ridicule même , que Molière & Despréaux ont jetté sur les femmes savantes , a semblé dans un siècle poli justifier les préjugés de la barbarie.

Mais

Mais Molière , ce législateur dans la morale & dans les bienséances du monde , n'a pas assurément prétendu , en attaquant les femmes savantes , se moquer de la science & de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation ; ainsi que dans son Tartuffe , il a diffamé l'hypocrisie , & non pas la vertu.

Si au lieu de faire une Satyre contre les Femmes , l'exact , le solide , le laborieux , l'élégant Despréaux avoit consulté les Femmes de la Cour les plus spirituelles , il eût ajouté à l'art & au mérite de ses Ouvrages , si bien travaillés , des graces & des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain dans sa Satyre des Femmes , il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Astronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans , que si Boileau vivoit encore , lui qui osoit se moquer d'une femme de condition , parce qu'elle voïoit en secret Roberval & Sauveur , seroit obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis , des Réaumurs , des Mairans , des Dufays , & des Clairants ; de tous ces véritables savans , qui n'ont pour objet qu'une science utile , & qui en la rendant agréable , la rendent insensiblement nécessaire à notre Nation. Nous sommes au tems , j'ose le dire , où il faut qu'un Poëte soit Philosophe , & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle , les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle

des choses est arrivé. Telle qui lisoit autrefois *Montagne*, *l'Astrée*, & les *Contes de la Reine de Navarre*, étoit une savante. Les *Deshoullières* & les *Daciers*, illustres dans différens genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fit pour elles le *Livre charmant des Mondes*, & les *Dialogues sur la lumière*, qui vont paraître; Ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai qu'une femme qui abandonneroit les devoirs de son état pour cultiver les sciences, seroit condamnable, même dans ses succès; mais, *MADAME*, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs.

*La Reine d'Angleterre*, l'épouse de *George II.* qui a servi de *Médiatrice* entre les deux plus grands *Métaphysiciens* de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de Reine, de Femme & de Mere.

*Christine*, qui abandonna le Trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands Rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son Ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, *MADAME*, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles sont votre occupation dans  
l'âge

l'âge des plaisirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde , avec autant de soin que vous l'avez aquis. Continuez , *MADAME* , à chérir , à oser cultiver les Sciences , quoique cette lumière , long-tems renfermée dans vous-même , ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits , doivent-ils renoncer à cette vertu , quand elle est devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux Arts la protection des Souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus.

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit , c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir , & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes , c'est souvent par vanité , quelquefois par intérêt , que nous consomons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune ; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui.

La

(\*) L'indigence est le Dieu qui m'inspira des  
Vers.

(\*) ————— Paupertas impulit audax  
Ut versus facerem. —————

Horat. Epist. Lib. II. Epist. 2. v. 51.

G 6

La rouille de l'Envie , l'artifice des Intrigues , le poison de la Calomnie , l'assassinat de la Satyre ( si j'ose m'exprimer ainsi ) deshonnorent parmi les hommes une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi , *MADAME* , qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance , je me suis dit de bonne heure ces paroles , que je vous ai souvent répétées de Cicéron , ce Consul Romain , qui fut le Pere de la Patrie , de la Liberté & de l'Eloquence. ( \* ) » Les Lettres forment la jeunesse , & font les charmes de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante. L'adversité en reçoit des consolations ; & dans nos maisons , dans celles des autres , dans les voyages , dans la solitude , en tout tems , en tous lieux , elles font la douceur de notre vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à present , *MADAME* , je les cultive pour vous , pour mériter , s'il est possible , de passer auprès de vous le reste de ma vie , dans le sein de retraite , de la paix , peut-être de la vérité , à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux , mais enchanteurs du monde ; enfin pour être  
à por-

( \* ) *Studia Adolescentiam alunt , Senectutem oblectant , secundas res ornant , adversis perfugium ac solatium præbent ; delectant domi , non impediunt foris , pernoctant nobiscum , peregrinantur , rusticantur.*

à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce Poëte  
Philosophe, dont les beantez & les erreurs vous  
sont si connues :

(\* ) Heureux ! qui retiré dans le Temple des Sages,  
Voit en paix sous ses piés se former les orages :  
Qui contemple de loin les mortels infensez,  
De leur joug volontaire esclaves empressez,  
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,  
Sans penser, sans jouir, ignorent l'art de vivre ;  
Dans l'agitation, consumant leurs beaux jours,  
Poursuivant la fortune & rampant dans les  
Cours.

O vanité de l'homme ! O faiblesse ! O misère !

*Je n'ajouterais rien à cette longue Epître, tou-  
chant la Tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier.  
Comment en parler, MADAME, après avoir  
parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'est que je  
l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux.*  
J'ai

(\* ) *Sed nil dulcius est, bene quàm munita tenere  
Edita doctrinâ Sapiëntium templa serena,  
Despicere undè queas alios, passimque videre,  
Errare, atque viam palanteis quærere vita,  
Certare ingenio, contendere nobilitate,  
Noctes atque dies niti præstante labore  
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.  
O miseras hominum mentes ! O pectora cœca !*

J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y met-  
tant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu.  
J'ai essayé de peindre ce sentiment généreux, cette  
humanité, cette grandeur d'ame, qui fait le bien  
& qui pardonne le mal; ces sentimens tant recom-  
mandez par les Sages de l'Antiquité, & épurez  
dans notre Religion; ces vraies Loix de la nature,  
toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des dé-  
fauts à cet Ouvrage; vous connaissez ceux qui le  
défigurent encore. Puisse le Public, d'autant plus  
sévére qu'il a d'abord été plus indulgent, me par-  
donner comme vous mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous  
rends, MADAME, périr moins vite que  
mes autres Ecrits! Il seroit immortel, s'il étoit  
digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect,

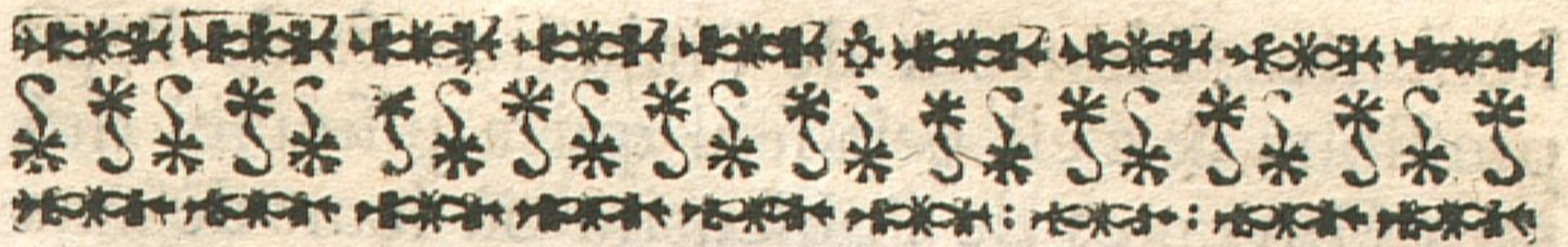
M A D A M E,

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur,

D E V O L T A I R E.

DISCOURS





# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



Q N a tâché dans cette Tragédie , toute d'invention & d'une espèce assez neuve , de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un Barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses Ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guères plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles , & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières , & garder ses vices : jeûner, mais haïr , cabaler , persécuter ; voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères , de leur faire du bien , & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort ; tel Alvarès dans le cours de sa vie ; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecris cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra ( si j'ose m'exprimer ainsi ) le désir du bonheur des hommes ,

hommes , l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tirés mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la HENRIADE s'est soutenue , malgré les efforts de quelques Français jaloux , qui ne vouloient pas absolument que la France eut un Poëme Epique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues , qui n'aiment que le vrai , qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de Libelles de toute espèce , & d'un déchaînement cruel par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition , & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie ? Non , lui répondit-on , c'est un Citoïen obscur , retiré , qui vit plus avec Virgile & Locke , qu'avec ses Compatriotes , & dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis , que du Graveur qui a prétendu graver son Portrait. C'est l'Auteur de quelques

ques Pièces qui vous ont fait verser des larmes, & de quelques Ouvrages, dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y régnent. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes, pour la plûpart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée & qui le persécuteront jusqu'à la mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet Etranger se sentit quelque indignation pour les Persécuteurs, & quelque bienveillance pour le Persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes, ce que l'on peut espérer des Etrangers & de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit-humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui dévoient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession, qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, & que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des fots, soient les bouffons d'un public, dont ils dévoient être les maîtres ?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis ; les monumens de leur amitié

tié subsistent, & apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'Univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en frères; & nous, qui sommes renfermés sur un si petit Théâtre; nous, dont les noms à peine connus dans un coin du monde, passeront bien-tôt comme nos modes; nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petite horizon ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien, parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de Morbis Artificum: de la maladie des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satiriques, dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sai quelle mauvaise Brochure contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude? Il répon-

répondit froidement : *Il faut que je vive.* \*

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses Ecrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. » Un  
 » Voïageur, dit-il, étoit importuné dans son  
 » chemin du bruit des Cigales ; il s'arrêta pour  
 » les tuer ; il n'en vint pas à bout, & ne fit  
 » que s'écarter de sa route. Il n'avoit qu'à con-  
 » tinuer paisiblement son voïage, les Cigales  
 » seroient mortes d'elles-mêmes au bout de  
 » huit jours.

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum deserere turpissimum est.* On fait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos personnes ; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le seroit quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt Libelles d'homme sans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que dans Oedipe, Jocaste dit ces Vers :

Les

\* Ce fut l'Abbé Giot des Fontaines qui fit cette réponse à Mr. le Comte d'Argenson, depuis Secrétaire d'Etat de la Guerre.

Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain Peuple  
pense.

Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi  
raisonnables pour le moins, que ceux qui ont  
imprimé que la HENRIADE dans plusieurs  
endroits *sentoit bien son Sémipélagien.*

On renouvelle souvent cette accusation  
cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier  
refuge des calomniateurs. Comment leur ré-  
pondre? Comment s'en consoler, sinon en se  
souvenant de la foule de ces grands hommes,  
qui depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuié  
ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une  
seule question: Je demande qui a le plus de  
Religion, ou le Calomniateur qui persécute,  
ou le Calomnié qui pardonne?

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme  
envieux de la réputation d'autrui; je ne con-  
nais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu  
faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyri-  
que, & il est impossible à mon cœur d'être  
envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiste & d'E-  
lectre, qui par ces deux Ouvrages m'inspira le  
premier le desir d'entrer quelque-tems dans  
la même carrière: ses succès ne m'ont jamais  
couté d'autres larmes, que celles que l'atten-  
drissement m'arrachoit aux Représentations de  
ses

ses Pièces ; il fait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux Beaux-Arts qu'à mes Ecrits : sensible à l'excès , dès mon enfance , pour tout ce qui porte le caractère de génie , je regarde un grand Poëte , un bon Musicien , un bon Peintre , un Sculpteur habile ( s'il a de la probité ) comme un homme que je dois chérir , comme un frère que les Arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres , trouveront en moi un ami ; plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi fait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie , je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.



ACTEURS.



## A C T E U R S.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVARES, Pere de Gusman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Montéze.

EMIRE,

CEPHANE,

} Suivantes d'Alzire.

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AME'RICAINS.

*La Scène est dans la Ville de Los-Reyes, autrement Lima.*

ALZIRE,





ALZIRE,  
OU LES  
AMÉRICAINS,  
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE I.

ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES.



U Conseil de Madrid l'autorité suprême  
Pour Successeur enfin me donne un fils  
que j'aime.

Faites régner le Prince & le Dieu que je  
fers,

Sur la riche moitié d'un nouvel Univers :

Gou-

Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,  
 Qui produit les trésors & les crimes du monde;  
 Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains  
 Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.  
 J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;  
 Je montrai le premier au Peuple du Mexique (\*)  
 L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,  
 De nos Châteaux aîlés qui voloient sur les eaux:  
 Des Mers de Magellan jusqu'aux Astres de l'Ourse,  
 Les vainqueurs Castillans † ont dirigé ma course;  
 Heureux, si j'avois pu, pour fruit de mes travaux,  
 En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros!  
 Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?  
 Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,  
 Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes Vainqueurs,  
 Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.  
 Je touche au dernier pas de ma longue carrière  
 Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,  
 S'ils vous ont vu régir sous d'équitables loix,  
 L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

## G U S M A N.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphère,  
 Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon pere,  
 Je

\* L'expédition du Mexique se fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. ainsi Alvarès a pu aisément les voir. Los Reyes, lieu de la Scène, fut bâti en 1535.

† On fait quelles cruautés Fernand Cortez exerça en Mexique, & Pizarro au Pérou.

Je dois de vous encore apprendre à gouverner ,  
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

A L V A R E S.

Non , non , l'autorité ne veut point de partage :  
Consumé de travaux appesanti par l'âge ,  
Je suis las du pouvoir ; c'est assez , si ma voix  
Parle encor au Conseil & règle vos exploits.  
Croïez-moi, les humains que j'ai trop su connaître ,  
Méritent peu , mon fils, qu'on veuille être leur maî-  
tre.

Je consacre à mon Dieu , négligé trop long-tems ,  
De ma caducité les restes languissans.  
Je ne veux qu'une grace , elle me sera chère ,  
Je l'attends comme ami , je la demande en pere.  
Mon fils , remettez-moi ces Esclaves obscurs ,  
Aujourd'hui, par votre ordre, arrêtés dans nos murs ;  
Songez que ce grand jour doit être un jour propice ,  
Marqué par la clémence , & non par la justice.

G U S M A N.

Quand vous priez un fils , Seigneur , vous comman-  
dez ;  
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez :  
D'une Ville naissante encor mal assurée ,  
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :  
Empêchons, croïez-moi, que ce Peuple orgueilleux  
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;  
Que méprisant nos loix & prompt à les enfreindre,

VOLT. Tome V.

H

II

Il ose contempler des Maîtres qu'il doit craindre.  
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous  
voir

Qu'armez de la vengeance ainsi que du pouvoir.  
L'Américain farouche est un monstre sauvage,  
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;  
Soumis au châtement, fier dans l'impunité,  
De la main qui le flâte il se croit redouté.  
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,  
Et la sévérité produit l'obéissance.  
Je sai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,  
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur;  
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,  
A besoin qu'on l'opprime & sert avec contrainte;  
Les Dieux même adorés dans ces climats affreux,  
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de  
vœux. (\*).

## A L V A R E S.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques.  
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,  
Vous, Chrétien, vous, choisi pour régner désormais  
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de  
paix?

Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages,

Qui

(\* ) On immoloit quelquefois des hommes en Améri-  
que; mais il n'y a aucun Peuple qui n'ait été coupable  
de cette horrible superstition.

Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?  
 Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu  
 Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,  
 Que pour voir abhorer sous ce brûlant Tropicque,  
 Et le nom de l'Europe & le nom Catholique ?  
 Ah ! Dieu nous envoïoit, par un contraire choix,  
 Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses Loix ;  
 Et nous, de ces climats destructeurs implacables,  
 Nous, & d'or & de sang toujours insatiables,  
 Déserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner,  
 Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.  
 Par nous tout est en sang ; par nous tout est en pou-  
 dre,  
 Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.  
 Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur,  
 Les Espagnols sont craints ; mais ils sont en horreur :  
 Fleaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,  
 Nous seuls en ces climats nous sommes les bar-  
 bares ;  
 L'Américain farouche en sa simplicité,  
 Nous égale en courage & nous passe en bonté.  
 Hélas ! si comme vous, il étoit sanguinaire,  
 S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.  
 Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?  
 Avez-vous oublié, que près de ce séjour  
 Je me vis entouré par ce Peuple en furie,  
 Rendu cruel enfin par notre barbarie,  
 Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.

H 2

J'étois

J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort :  
 Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes,  
 Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,  
 Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.

» Alvarès, me dit-il ; Alvarès, est-ce vous ?

» Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :

» Vivez, aux malheureux servez long-tems de pere,

» Qu'un Peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,

» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.

» Allez, la grandeur d'ame est ici le partage

» Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.

Eh bien, vous gémissiez, je sens qu'à ce recit

Votre cœur malgré vous, s'émeut & s'adoucit,

L'humanité vous parle ainsi que votre pere !

Ah ! si la cruauté vous étoit toujours chère,

De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir

Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,

A la fille des Rois de ces tristes contrées,

Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?

Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens

Par le sang répandu de ses Conçitoïens ?

Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes

De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N.

Eh bien, vous l'ordonnez ; je brise leurs liens ;

J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient

Chrétiens.

Ainsi

Ainsi le veut la Loi : quitter l'idolâtrie  
 Est un titre en ces lieux pour mériter la vie :  
 A la Religion gagnons-les à ce prix :  
 Commandons aux cœurs même, & forçons les es-  
 prits ;  
 De la nécessité le pouvoir invincible  
 Traîne aux piés des Autels un courage inflexible.  
 Je veux que ces mortels, esclaves de ma Loi,  
 Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul  
 Roi.

## A L V A R E S.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je desire  
 Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,  
 Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis :  
 Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis :  
 J'en ai gagné plus d'un ; je n'ai forcé personne,  
 Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

## G U S M A N.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu,  
 Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;  
 Oui, vous amoliriez le cœur le plus farouche,  
 L'indulgente vertu parle par votre bouche.  
 Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder  
 Ce don, cet heureux don de tout persuader,  
 C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.  
 Alzire contre moi par mes feux enhardie,  
 Se donnant à regret, ne me rend point heureux.

H 3

Je

Je l'aime , je l'avoue , & plus que je ne veux ;  
 Mais enfin je ne peux , même en voulant lui plaire ,  
 De mon cœur trop altier fléchir le caractère ,  
 Et rampant sous ses Loix , esclave d'un coup d'œil ,  
 Par des soumissions caresser son orgueil.  
 Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire ,  
 Vous seul , vous pouvez tout sur le pere d'Alzire ;  
 En un mot , parlez-lui pour la dernière fois ;  
 Qu'il commande à sa fille , & force enfin son choix.  
 Daignez... mais c'en est trop , je rougis que mon pere  
 Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

## A L V A R E S.

C'en est fait , j'ai parlé , mon fils , & sans rougir  
 Montèze a vû sa fille , il l'aura su fléchir :  
 De sa Famille auguste en ces lieux prisonnière ,  
 Le Ciel a par mes soins consolé la misère.  
 Pour le vrai Dieu , Montèze a quitté ses faux-Dieux ,  
 Lui-même de sa fille a deffillé les yeux ,  
 De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle ,  
 Les Peuples incertains fixent les yeux sur elle :  
 Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ,  
 L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;  
 La Foi doit y jeter ses racines profondes ,  
 Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mon-  
 des.

Ces féroces humains , qui détestent nos loix ,  
 Voïant entre vos bras la fille de leurs Rois ,

Vont



Vont d'un esprit moins fier & d'un cœur plus facile,  
Sous votre joug heureux baisser un front docile;  
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,  
Tous les cœurs désormais Espagnols & Chrétiens.  
Montéze vient ici; mon fils, allez m'attendre  
Aux Autels où sa fille avec lui va se rendre.



H 4

SCENE



## S C E N E I I.

A L V A R E S , M O N T E S E.

A L V A R E S.

**E**H bien ! votre sagesse & votre autorité  
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

M O N T E Z E.

Pere des malheureux , pardonne si ma fille ,  
Dont Gusman détruisit l'Empire & la famille ,  
Semble éprouver encor un reste de terreur ,  
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.  
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma Patrie  
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie :  
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ,  
Tes mœurs nous ont appris à révéler tes loix :  
C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connaître ,  
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être ;  
Sous le fer Castillan ce monde est abattu ,  
Il cède à la puissance & nous à la vertu.  
De tes Concitoïens la rage impitoïable  
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïssable ;  
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur ,

Nous

Nous l'aimons dans toi seul , il s'est peint dans ton  
cœur.

Voilà ce qui te donne & Montéze & ma fille.  
Instruits par tes vertus , nous sommes ta famille ,  
Sers-lui long-tems de pere , ainsi qu'à nos Etats :  
Je la donne à ton fils , je la mets dans ses bras ;  
Le Pérou , le Potoze , Alzire , est sa conquête :  
Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête ;  
Va , je crois voir des Cieux les Peuples éternels  
Descendre de leur sphère & se joindre aux mortels.  
Je réponds de ma fille ; elle va reconnaître  
Dans le fier Don Gusman son époux & son maître.

## A L V A R E S.

Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces  
nœuds ,  
Cher Montéze au tombeau je descends trop heu-  
reux.

Toi qui nous découvris ses immenses contrées ,  
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées :  
Dieu des Chrétiens préside à ces vœux solennels ,  
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels ;  
Descends , attire à toi l'Amérique étonnée.  
Adieu , je vais presser cet heureux hymenée ;  
Adieu , je vous dévrai le bonheur de mon fils.



H 5

SCENE



## SCENE III.

MONTENZE *seul.*

**D**IEU, destructeur des Dieux que j'avois  
trop servis,  
Protège de mes ans la fin dure & funeste;  
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste,  
Daigne veiller sur elle & conduire son cœur.



SCENE



SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.



A fille, il en est tems, consens à ton bonheur,

Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,

Par ta félicité fais le bonheur du monde :

Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,

Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs :

Remonte au rang des Rois, du sein de la misère ;

Tu dois à ton état plier ton caractère :

Prends un cœur tout nouveau, viens, obéis, suis-moi,

Et renais Espagnole en renonçant à toi.

Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous ; mais si je vous suis chère,

Voiez mon désespoir & lisez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur,

J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

H G ALZIRE.

A L Z I R E.

A L Z I R E.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.  
 Mais quel tems, justes Cieux, pour engager ma foi !  
 Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,  
 Où de ce fier Gusman le fer osa détruire  
 Des enfans du soleil le redoutable empire.  
 Que ce jour est marqué par des signes affreux !

M O N T E Z E.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheu-  
 reux ;  
 Quitte un vain préjugé , l'ouvrage de nos Prêtres ,  
 Qu'à nos Peuples grossiers ont transmis nos Ancê-  
 tres.

A L Z I R E.

Au même jour , hélas ! le vengeur de l'Etat ,  
 Zamore , mon espoir périt dans le combat ,  
 Zamore , mon Amant , choisi pour votre gendre :

M O N T E Z E.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre ;  
 Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi ,  
 Porte , porte aux Autels un cœur maître de foi ;  
 D'un amour insensé pour des cendres éteintes ,  
 Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.  
 Tu dois ton ame entière à la Loi des Chrétiens ,  
 Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :  
 Il t'appelle aux Autels , il règle ta conduite ;

Entends

Entends sa voix.

## A L Z I R E.

Mon pere , où m'avez-vous réduite ?  
 Je fai ce qu'est un pere , & quel est son pouvoir.  
 M'immoler quand il parle est mon premier devoir,  
 Et mon obéissance a passé les limites ,  
 Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.  
 Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vû que par vos yeux.  
 Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.  
 Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées ,  
 Devant ce Dieu nouveau , comme nous abaissées.  
 Mais vous, qui m'assuriez dans mes troubles cruels ,  
 Que la paix habitoit aux piés de ses Autels ,  
 Que sa loi , sa morale & consolante & pure ,  
 De mes sens désolés guériroit la blessure ,  
 Vous trompiez ma faiblesse ! Un trait toujours  
 vainqueur  
 Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.  
 Il y porte une image à jamais renaisante ,  
 Zamore vit encore au cœur de son Amante.  
 Condannez , s'il le faut , ces justes sentimens ,  
 Ce feu victorieux de la mort & du tems ,  
 Cet amour immortel ordonné par vous-même.  
 Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime.  
 Mon País le demande ; il le faut ; j'obéis :  
 Mais tremblez , en formant ces nœuds mal assortis ;

Trem-

Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,

Vous qui me condannez d'aller en sa présence  
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,  
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

M O N T E Z E.

Ah, que dis-tu, ma fille! épargne ma vieillesse,  
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse:  
Par nos destins affreux que ta main peut changer,  
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,  
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.  
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?  
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoisonner  
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.  
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,  
Par la main du devoir est à jamais tracée.  
Ce monde gémissant te presse d'y courir,  
Il n'espère qu'en toi; voudrais-tu le trahir?  
Apprends à te dompter.

A L Z I R E.

Faut-il apprendre à feindre?  
Quelle science, hélas!



SCENE





## S C E N E V.

D. G U S M A N , A L Z I R E

G U S M A N.



' A r sujet de me plaindre  
 Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens  
 L'offenſante lenteur de ces retardemens.  
 J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace  
 De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.  
 Ils ſont en liberté ; mais j'aurois à rougir,  
 Si ce faible ſervice eût pu vous attendrir.  
 J'attendois encor moins de mon pouvoir ſuprême,  
 Je voulois vous devoir à ma flâme, à vous-même,  
 Et je ne penſois pas, dans mes vœux ſatisfaits,  
 Que ma félicité vous coûtât des regrets.

A L Z I R E.

Que puiſſe ſeulement la colére céleſte  
 Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !  
 Vous voiez quel effroi me trouble & me confond,  
 Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.  
 Tel eſt mon caractère, & jamais mon viſage

N'a

N'a de mon cœur encor démenti le langage.  
 Qui peut se déguiser pourroit trahir sa foi,  
 C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

G U S M A N.

Je vois votre franchise, & je sai que Zamore  
 Vit dans votre mémoire & vous est cher encore.  
 Ce Cacique (\*) obstiné, vaincu dans les combats,  
 S'arme encor contre moi de la nuit du trépas;  
 Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre?  
 Cessez de m'offenser & cessez de le plaindre;  
 Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés,  
 Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versés.

A L Z I R E.

Aïez moins de colére & moins de jalousie,  
 Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.  
 Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.  
 De ce monde opprimé Zamore étoit l'espoir,  
 Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes;  
 Il m'aima: son trépas me coûte encor des larmes.  
 Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,  
 Jugez de ma constance & connaissez mon cœur;  
 Et quittant avec moi cette fierté cruelle,  
 Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidelle.

(\*) Le mot propre est *Inca*; mais les Espagnols accoutumés dans l'Amérique Septentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau monde.

SCENE



SCENE VI.

GUSMAN *seul.*

**S**ON orgueil, jel'avoue, & sa sincérité  
 Etonne mon courage & plaît à ma fierté.  
 Allons, ne souffrons pas que cette humeur  
 altière

Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.  
 La grossière nature, en formant ses appas,  
 Lui laisse un cœur sauvage & fait pour ces climats:  
 Le devoir fléchira son courage rebelle,  
 Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;  
 Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne dise plus,  
 Qu'un vainqueur & qu'un maître essuia des refus.

*Fin du premier Acte.*



ACTE



# ACTE II.



## SCENE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.



Mis, de qui l'audace aux mortels peu  
commune,

Renaît dans les dangers & croît dans l'in-  
fortune;

Illustres compagnons de mon funeste sort,  
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la  
mort?

Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie,  
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,  
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,  
Sans venger mon País qu'a perdu sa fureur?  
Dieux impuissans? Dieux vains de nos vastes con-  
trées!

A des Dieux ennemis vous les avez livrées:

Et

Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups  
 Mon País & mon Trône , & vos Temples & vous.  
 Vous n'avez plus d'Autels , & je n'ai plus d'Empire ;  
 Nous avons tout perdu , je suis privé d'Alzire.  
 J'ai porté mon couroux , ma honte & mes regrets  
 Dans les sables mouvans , dans le fond des forêts ;  
 De la Zone brûlante , & du milieu du monde ,  
 L'astre du jour ( \* ) a vu ma course vagabonde ,  
 Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats ,  
 Il ramène l'année & revient sur ses pas.  
 Enfin votre amitié ; vos soins , votre vaillance  
 A mes vastes desirs ont rendu l'espérance ;  
 Et j'ai cru satisfaire , en cet affreux séjour ,  
 Deux vertus de mon cœur , la vengeance & l'amour.  
 Nous avons rassemblé des mortels intrépides ,  
 Eternels ennemis de nos Maîtres avides ,  
 Nous les avons laissés dans ces forêts errans  
 Pour observer ces murs bâtis par nos Tyrans.  
 J'arrive ; on nous saisit : une foule inhumaine  
 Dans des gouffres profonds nous plonge & nous  
 enchaîne.  
 De ces lieux infernaux on nous laisse fortir ,  
 Sans que de notre sort on nous daigne avertir.

Amis,

( \* ) L'Astronomie , la Géographie , la Géométrie  
 étoient cultivées au Pérou. On traçoit les lignes sur  
 des colonnes , pour marquer les Equinoxes & les Sol-  
 stices.

Amis, où sommes-nous? Ne pourra-t-on m'instruire.  
 Quicommande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?  
 Si Montéze est esclave & voit encor le jour,  
 S'il traîne ses malheurs en cette horrible Cour?  
 Chers & tristes Amis du malheureux Zamore  
 Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

## U N A M E' R I C A I N.

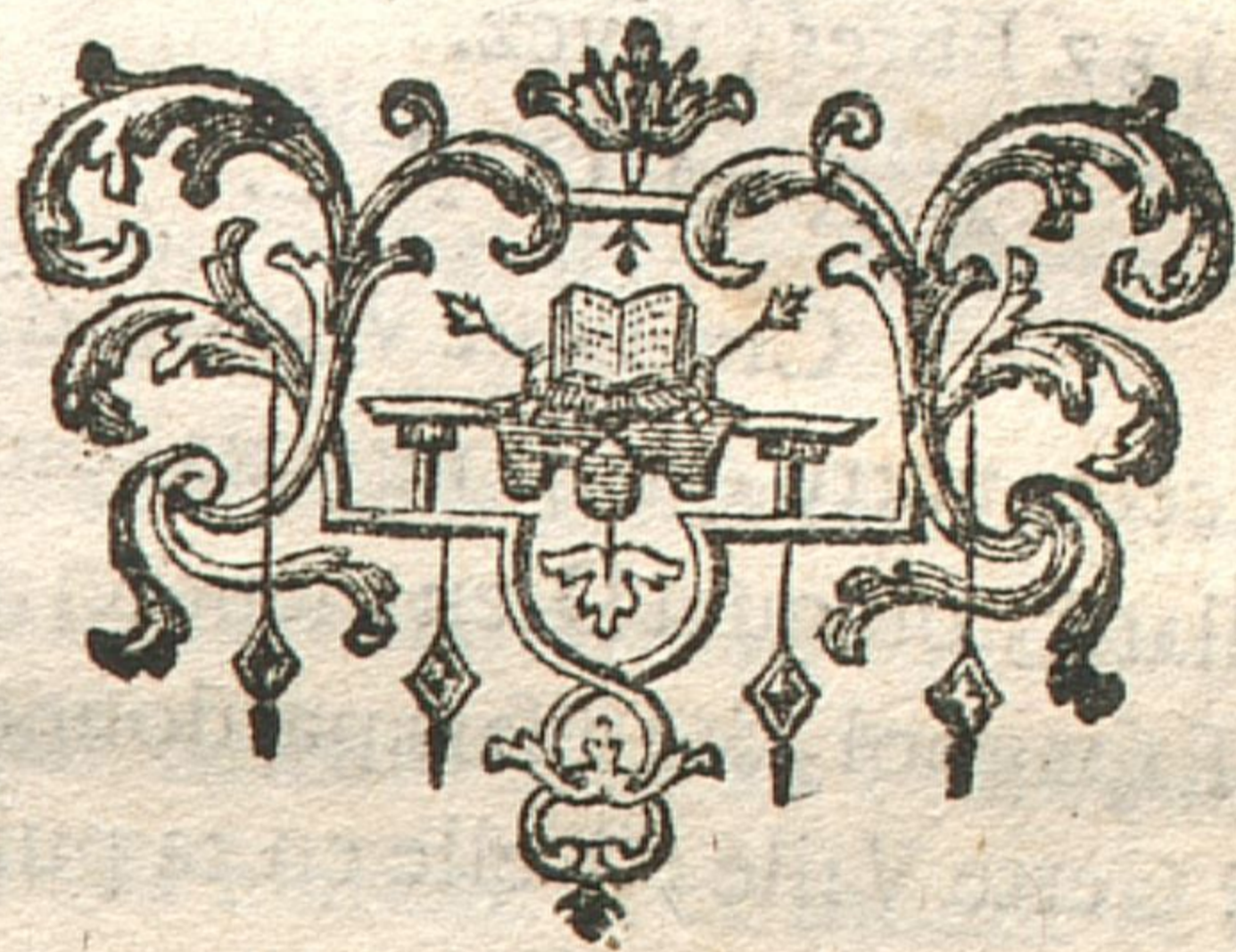
En des lieux différens, comme toi mis aux fers,  
 Conduits en ce Palais par des chemins divers,  
 Etrangers, inconnus chez ce Peuple farouche,  
 Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.  
 Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,  
 Du moins si nos Tyrans ont résolu ta mort,  
 Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,  
 Sont dignes de t'aimer & dignes de te suivre.

## Z A M O R E.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les  
 Cieux  
 De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;  
 Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie;  
 Mais laisser en mourant des fers à sa Patrie,  
 Mais périr sans vengeance, expirer par les mains  
 De ces brigands d'Europe & de ces assassins,  
 Qui de sang enivrés, de nos trésors avides,  
 De ce monde usurpé désolateurs perfides,  
 Ont osé me livrer à des tourments honteux,

Pour

Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux.  
Entraîner aux tombeaux des Citoïens qu'on aime,  
Laisser à ces Tyrans la moitié de soi-même,  
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,  
Cette mort est affreuse & fait frémir d'horreur.



SCENE



## S C E N E II.

ALVARES, ZAMORE;  
AMERICAINS.

ALVARES.



Oïez libres; vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre!

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre!

Quel Vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner!

Tu parais Espagnol, & tu fais pardonner!

Es-tu Roi? Cette Ville est-elle en ta puissance?

ALVARES.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, Vieillard trop généreux?

ALVARES.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVARES.



A L V A R E S.

Dieu, ma Religion, & la reconnaissance.

Z A M O R E.

Dieu ? ta Religion ? Quoi ces Tyrans cruels,  
 Monstres défaltérés dans le sang des mortels,  
 Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie  
 En vaste solitude a changé ma Patrie,  
 Dont l'infâme avarice est la suprême loi,  
 Mon pere, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

A L V A R E S.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent;  
 Nés sous la Loi des Saints, dans le crime ils s'enga-  
 gent.

Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir,  
 Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.  
 Le Soleil par deux fois a d'un Tropicque à l'autre  
 Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre,  
 Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,  
 Maître de mon destin, daigna sauver mes jours;  
 Mon cœur dès ce moment partagea vos misères,  
 Tous vos Concitoïens sont devenus mes frères;  
 Et je mourrois heureux si je pouvois trouver  
 Ce Héros inconnu qui m'a pu conserver.

Z A M O R E.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,  
 C'est lui; n'en doutons point; c'est Alvarès lui-même.

Pour

Pourrois-tu parmi nous reconnaître le bras  
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas ?

A L V A R E S.

Que me dit-il ? Approche. O Ciel , ô Providence !  
C'est lui , voilà l'objet de ma reconnaissance.  
Mes yeux , mes tristes yeux affaiblis par les ans ,  
Hélas ! avez-vous pu le chercher si long-tems ,  
Mon bienfaicteur ! mon fils ! (\*) parle , que dois-je  
faire ?

Daigne habiter ces lieux & je t'y fers de pere.  
La mort a respecté ces jours que je te doi ,  
Pour me donner le tems de m'aquitter vers toi.

Z A M O R E.

Mon pere , ah ! si jamais ta Nation cruelle ,  
Avoit de tes vertus montré quelqu'étincelle ,  
Crois-moi , cet Univers aujourd'hui désolé ,  
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé ;  
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure ,  
Autant leur cruauté fait frémir la nature ,  
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.  
Tout ce que j'ose attendre & tout ce que je veux ,  
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire  
Du malheureux Montéze a fini la misère ,  
Si le pere d'Alzire..... hélas ! tu vois les pleurs  
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES.

(\*) Il l'embrasse.

A L V A R E S.

Ne cache point tes pleurs , cesse de t'en défendre ,  
 C'est de l'humanité la marque la plus tendre.  
 Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits ,  
 Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais !  
 Apprens que ton ami plein de gloire & d'années ,  
 Coule ici près de moi ses douces destinées

Z A M O R E.

Le verrai-je ?

A L V A R E S.

Oui , crois-moi ; puisse-t-il aujourd'hui  
 T'engager à penser à vivre comme lui !

Z A M O R E.

Quoi ! Montéze ? ... dis-tu ?

A L V A R E S.

Je veux que de sa bouche  
 Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche ,  
 Du sort qui nous unit , de ces heureux liens  
 Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoïens ;  
 Je vais dire à mon fils , dans l'excès de ma joie ,  
 Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoïe.  
 Je te quitte un moment ; mais c'est pour te servir ,  
 Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir ,





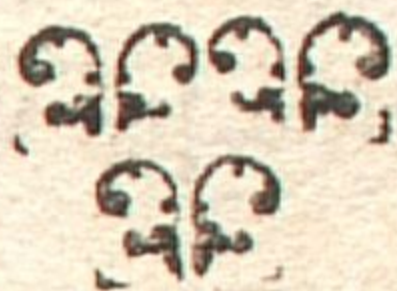
## S C E N E I I I.

Z A M O R E , A M E ' R I C A I N S.

Z A M O R E.

**D**Es Cieux enfin sur moi la bonté se déclare,  
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.

Alvarès est un Dieu, qui parmi ces pervers  
Descend pour adoucir les mœurs de l'Univers.  
Il a, dit-il, un fils : ce fils sera mon frère ;  
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere !  
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !  
Montéze, après trois ans, tu vas m'être rendu.  
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,  
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,  
Serois-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu  
Cette fidélité, la première vertu ?  
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...  
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?



SCENE



SCÈNE IV.

MONTÉZE, ZAMORE,  
AMÉRICAINS.

ZAMORE.

**C**HER Montéze, est-ce toi que je tiens dans  
mes bras ?

Revois ton cher Zamore échappé du trépas,  
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre ;  
Revois ton tendre ami , ton allié, ton gendre.  
Alzire est-elle ici ? Parle, quel est son sort ?  
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÉZE.

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,  
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte,  
Nous te redemandions à nos cruels destins,  
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos  
mains.

Tu vis : puisse le Ciel te rendre un fort tranquile,  
Puisse tous nos malheurs finir dans cet azyle !  
Zamore , ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La soif de me venger , toi , ta fille , & mes Dieux.

I 2

MON.

Que dis-tu ?

Z A M O R E.

Souviens-toi du jour épouventable  
 Où ce fier Espagnol , terrible , invulnérable ,  
 Renversa , détruisit jusqu'en leurs fondemens  
 Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans (\*).  
 GUSMAN étoit son nom. Le destin qui m'opprime  
 Ne m'apprit rien de lui , que son nom & son crime.  
 Ce nom , mon cher Montéze , à mon cœur si fatal ,  
 Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.  
 A ce nom , de mes bras on m'arracha ta fille ,  
 Dans un vil esclavage on traîna ta famille :  
 On démolit ce Temple & ces Autels chéris ,  
 Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton  
 fils :

On me traîna vers lui ; dirai-je à quel supplice ,  
 A quels maux me livra sa barbare avarice ,  
 Pour m'arracher ces biens par lui déifiés ,  
 Idole de son Peuple , & que je foule aux piés ?  
 Je fus laissé mourant au milieu des tortures.  
 Le tems ne peut jamais affaiblir les injures :  
 Je viens après trois ans d'assembler des amis

Dans

\* Les Péruviens , qui avoient leurs Fables comme  
 les Peuples de notre Continent , croioient que leur pre-  
 mier Inca qui bâtit Cusco , étoit fils du Soleil.

Dans leur commune haine avec nous affermis :  
 Ils sont dans nos forêts , & leur foule héroïque  
 Vient périr sous ces murs ou venger l'Amérique.

## M O N T E Z E.

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?  
 Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.  
 Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles ,  
 Des habitans des eaux dépouilles inutiles ,  
 Ces marbres impuissans en sabres façonnés ,  
 Ces Soldats presque nuds & mal disciplinés ,  
 Contre ces fiers Géans , ces Tyrans de la terre ,  
 De fer étincelans , armés de leur tonnerre ,  
 Qui s'élancent sur nous aussi prompts que les vents ,  
 Sur des Monstres guerriers pour eux obéïssants.  
 L'Univers a cédé. Cédons , mon cher Zamore.

## Z A M O R E.

Moi fléchir , moi ramper , lorsque je vis encore !  
 Ah ! Montéze , crois-moi , ces foudres , ces éclairs ,  
 Ce fer , dont nos Tyrans sont armés & couverts ,  
 Ces rapides Courriers qui sous eux font la guerre ,  
 Pouvoient à leur abord épouventer la terre.  
 Je les vois d'un œil fixe & leur ose insulter ;  
 Pour les vaincre , il suffit de ne rien redouter.  
 Leur nouveauté , qui seule a fait ce monde esclave ,  
 Subjuge qui la craint & cède à qui la brave.  
 L'or , ce poison brillant qui naît dans nos climats ,

Attire ici l'Europe & ne nous défend pas.  
 Le fer manque à nos mains : les Cieux pour nous  
 avares ,  
 Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares ;  
 Mais pour venger enfin nos Peuples abattus ,  
 Le Ciel , au lieu de fer , nous donna des vertus.  
 Je combats pour Alzire , & je vaincrai pour elle.

## M O N T E Z E.

Le Ciel est contre toi : calme un frivole zèle.  
 Les tems sont trop changés.

## Z A M O R E.

Que peux-tu dire , hélas !  
 Les tems sont-ils changés , si ton cœur ne l'est pas ?  
 Si ta fille est fidèle à ses vœux , à sa gloire ?  
 Si Zamore est présent encor à sa mémoire ;  
 Tu détournes les yeux , tu pleures , tu gémis !

## M O N T E Z E.

Zamore infortuné !

## Z A M O R E.

Ne suis-je plus ton fils ?  
 Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime ;  
 Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

## M O N T E Z E.

Je ne suis point coupable , & tous ces Conquérans ,

Ainsi



Ainsi que tu le crois , ne sont point des Tyrans.  
 Il en est que le Ciel guida dans cet Empire,  
 Moins pour nous conquérir , qu'afin de nous inf-  
 truire;

Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,  
 Des secrets immortels & des arts inconnus,  
 La science de l'homme, un grand exemple à suivre;  
 Enfin l'art d'être heureux , de penser & de vivre.

Z A M O R E.

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche ose avouer ?  
 Alzire est leur esclave , & tu peux les louer !

M O N T E Z E.

Elle n'est point esclave.

Z A M O R E.

Ah ! Montéze ; ah ! mon pere ,  
 Pardonne à mes malheurs , pardonne à ma colére ;  
 Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels :  
 Oui , tu me l'as promise aux piés des immortels ;  
 Ils ont reçu sa foi , son cœur n'est point parjure.

M O N T E Z E.

N'atteste point ces Dieux , enfans de l'imposture,  
 Ces fantômes affreux , que je ne connais plus ,  
 Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

I 4

ZAMORE.

ZAMORE.

Quoi, ta Religion ? Quoi, la Loi de nos peres !

MONTEZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères ;  
 Puisse le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,  
 Manifester son être à ton cœur éclairé ;  
 Puisse-tu mieux connaître, ô ! malheureux Zamore,  
 Les vertus de l'Europe & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! Cruel ! les Tyrans de ces lieux  
 T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux ?  
 Tu les as donc trahis, pour trahir ta promesse ?  
 Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse ?  
 Garde-toi.

MONTEZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien.  
 Je dois benir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.  
 Prens pitié des tourmens que ton crime me coûte ;  
 Prens pitié de ce cœur enyvré tour-à-tour  
 De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'a-  
 mour.

Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;

Viens,

Viens , conduis-moi vers elle , & qu'à ses piés j'ex-  
pire.

Ne me dérobe point le bonheur de la voir ,  
Crains de porter Zamore au dernier désespoir ,  
Reprends un cœur humain , que ta vertu bannie...



I s SCENE

MOI S MOI MOI MOI MOI : MOI MOI MOI S MOI  
 MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI MOI  
 MOI S MOI MOI MOI MOI : MOI MOI MOI S MOI

## S C E N E V.

M O N T E Z E , Z A M O R E. *Suite.*

U N G A R D E à Montéze.

**S**

E I G N E U R , on vous attend pour la cérémonie.

M O N T Z E.

Je vous suis.

Z A M O R E.

Ah ! cruel , je ne te quitte pas.

Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas ?  
Montéze...

M O N T E Z E.

Adieu , crois-moi , fui de ce lieu funeste.

Z A M O R E.

Dût m'accabler ici la colère céleste,  
Je te suivrai.

M O N T E Z E.

Pardonne à mes soins paternels.

*Aux*

*Aux Gardes.*

Gardes , empêchez-les de me suivre aux Autels.  
Ces Paiens , élevés dans des Loix étrangères,  
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Mystères :  
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix ;  
Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.





## SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.



U'AI-JE entendu, Gusman ! O trahison !  
O rage !

O comble des forfaits ! lâche & dernier ou-  
trage !

Il serviroit Gusman ! L'ai-je bien entendu !

Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu ?

Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?

Aura-t-elle succé ce poison détestable

Apporté parmi nous par ces persécuteurs,

Qui poursuivent nos jours & corrompent nos  
mœurs ?

Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.

Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,

Bien-tôt avec son fils va paraître à tes yeux.

Aux portes de la Ville obtiens qu'on nous conduise.

Sortons, allons tenter notre illustre entreprise :

Allons tout préparer contre nos ennemis,

Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarès & son fils.

J'ai

J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure,  
Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la nature;

Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,  
Ces tonnerres d'airain grondant sur les remparts,  
Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,  
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épou-  
vante.

Hélas! nos Citoïens enchaînés en ces lieux,  
Servent à cimenter cet azyle odieux;  
Ils dressent d'une main, dans les fers avilie,  
Ce siège de l'orgueil & de la tyrannie.

Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs  
vengeurs,

Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;  
Eux-mêmes ils détruiront cet effroïable ouvrage,  
Instrument de leur honte & de leur esclavage.

Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants,  
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.

Partons & revenons sur ces coupables têtes,  
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,

Ce salpêtre enflâmé, qui d'abord à nos yeux  
Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.

Connaissions, renversons cette horrible puissance,  
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

## Z A M O R E.

Illustres malheureux! que j'aime à voir vos cœurs

Embras-

Embrasser mes desseins & sentir mes fureurs !  
 Pussions-nous de Gusman punit la barbarie !  
 Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie !  
 Triste divinité des mortels offensés ,  
 Vengeance arme nos mains ; qu'il meure , & c'est  
 assés ;

Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que  
 braves ,

Nous parlons de punir , & nous sommes Esclaves.

De notre sort affreux le joug s'appesantit.

Alvarès disparaît , Montéze nous trahit ;

Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'ab-  
 horre ;

Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.

Mes amis , quels accens remplissent ce séjour ?

Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.

J'entends l'airain tonnant de ce Peuple barbare :

Quelle fête , ou quel crime , est-ce donc qu'il pré-  
 pare ?

Voïons si de ces lieux on peut au moins sortir ;

Si je puis vous sauver , ou s'il nous faut périr.

*Fin du second Acte.*



ACTE





## A C T E III.



## S C E N E I.

A L Z I R E *seule.*

M A N E S de mon Amant, j'ai donc trahi ma  
foi!

C'en est fait, & Gusman régné à jamais  
sur moi!

L'Océan qui s'éleve entre nos Hémisphères  
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ?  
Je suis à lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,  
Et déjà nos sermens sont écrits dans les Cieux!  
O toi! qui me poursuis, ombre chère & sanglante,  
A mes sens désolés, ombre à jamais présente,  
Cher Amant! si mes pleurs, mon trouble, mes re-  
mords,

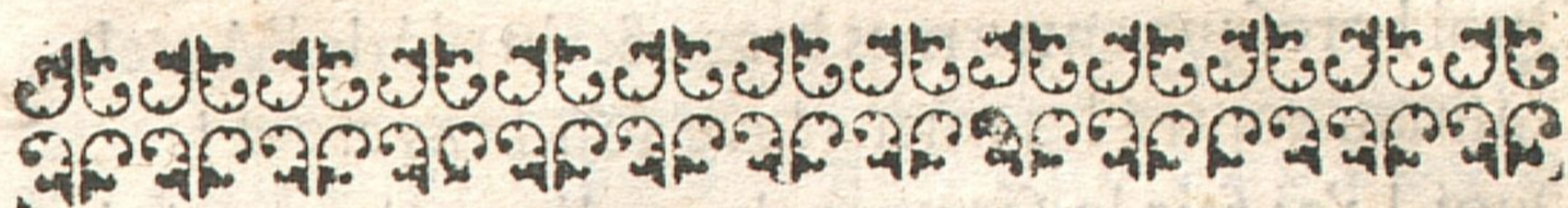
Peuvent percer ta tombe & passer chez les morts;  
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre  
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidèle & tendre;  
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,

Par-

Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.  
Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere,  
Au bien de mes sujets dont je me sens la mere,  
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,  
Au soin de l'Univers, hélas! où tu n'es plus.  
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée  
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée:  
Souffre un joug imposé par la nécessité;  
Permetts ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.



SCENE



S C E N E II.

A L Z I R E , E M I R E .

A L Z I R E .

**E** H bien ! veut-on toujours ravir à ma présence

Les habitans des lieux si chers à mon enfance !

Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux ,  
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

E M I R E .

Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie ,  
Craignez pour ces Captifs, tremblez pour la Patrie.  
On nous menace ; on dit qu'à notre Nation  
Ce jour sera le jour de la destruction.  
On déploie aujourd'hui l'étandard de la guerre ,  
On allume ces feux enfermés sous la terre ;  
On assembloit déjà le sanglant Tribunal ,  
Montéze est appelé dans ce Conseil fatal ;  
C'est tout ce que j'ai su.

A L Z I R E .

Ciel ! qui m'avez trompée ,  
De quel étonnement je demeure frappée !

Quoi !

Quoi ! presque entre mes bras , & du pié de l'Autel,  
Gufman contre les miens leve son bras cruel !  
Quoi ! j'ai fait le ferment du malheur de ma vie !  
Serment qui pour jamais m'avez assujettie !  
Hymen , cruel hymen ! sous quel astre odieux  
Mon pere a-t-il formé tes redoutables nœuds ?



SCENE



SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.



ADAME, un des Captifs, qui dans cette  
journée

N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hy-  
menée,

A vos piés en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !

Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie.

Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.

Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CEPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.

C'est ce même guerrier, dont la main tutélaire

De Gusman votre époux sauva, dit-on, le pere.

EMIRE.

Il vous cherchoit, Madame, & Montéze en ces  
lieux

Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.

Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,

Sem-

Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

## C E P H A N E.

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs.  
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs;  
Et l'on connaît assez par ses plaintes secrètes,  
Qu'il ignore & le rang & l'éclat où vous êtes.

## A L Z I R E.

Quel éclat, chère Emire & quel indigne rang !  
Ce Héros malheureux peut-être est de mon sang ;  
De ma famille au moins il a vu la puissance ;  
Peut-être de Zamore il avoit connaissance.  
Qui fait si de sa perte il ne fut pas témoin ?  
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin.  
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,  
Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure ;  
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement con-  
fus  
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.  
Hélas ! dans ce Palais arrosé de mes larmes  
Je n'ai point encor eu de moment sans allarmes.



SCENE



SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE;

ZAMORE.



'EST-ELLE enfin rendue ? Est-ce elle que  
je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.

*Elle tombe entre les bras de sa Confidente.*

Zamore... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnois ton Amant.

ALZIRE.

Zamore, aux piés d'Alzire,

Est-ce une illusion ?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi.

Je reclame à tes piés tes sermens & ta foi.

O moitié de moi-même ! Idole de mon ame !

Toi, qu'un amour si tendre assüroit à ma flâme ;

Qu'as-

Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

A L Z I R E.

O jours ! O doux momens d'horreur empoisonnés !  
Cher & fatal objet de douleur & de joie ,  
Ah ! Zamore , en quel tems faut-il que je te voie ?  
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

Z A M O R E.

Tu gémis , & me vois !

A L Z I R E.

Je t'ai revu trop tard.

Z A M O R E.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.  
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde ,  
Depuis que ces brigands t'arrachant à mes bras ,  
M'enlevèrent mes Dieux , mon Trône & tes appas.  
Sais-tu que ce Gusman , ce destructeur sauvage ,  
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?

Sais-tu que ton Amant , à ton lit destiné ,  
Chère Alzire , aux Bourreaux se vit abandonné ?  
Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflâme ;  
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.  
Un Dieu sans doute , un Dieu qui préside à l'a-  
mour ,

Dans le sein du trépas me conserva le jour.

Tu



Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;  
 Tu n'es point devenue Espagnole & perfide.  
 On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ,  
 Je venois t'arracher à ce Monstre odieux.  
 Tu m'aime : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

A L Z I R E.

Oui , tu dois te venger , tu dois punir le crime ;  
 Frappe.

Z A M O R E.

Que me dis-tu ? Quoi , tes vœux ! Quoi , ta foi !

A L Z I R E.

Frappe ; je suis indigne & du jour & de toi.

Z A M O R E.

Ah Montéze ! ah cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

A L Z I R E.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire ?

Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

Z A M O R E.

Non ; mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

A L Z I R E.

Eh bien ! Vois donc l'abîme où le sort nous engage ,  
 Vois le comble du crime , ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

A L Z I R E.

Z A M O R E.

Alzire !

A L Z I R E.

Ce Gusman....

Z A M O R E.

Grand Dieu !

A L Z I R E.

Ton assassin

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

Z A M O R E.

Lui !

A L Z I R E.

Mon pere , Alvarès , ont trompé ma jeunesse.  
 Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.  
 Ta criminelle Amante , aux Autels des Chrétiens ,  
 Vient presque sous tes yeux de former ces liens.  
 J'ai tout quitté , mes Dieux , mon Amant , ma Patrie :  
 Au nom de tous les trois arrache-moi la vie.  
 Voilà mon cœur , il vole au-devant de tes coups.

Z A M O R E.

Alzire , est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

A L Z I R E.

Jepourrois t'alléguer , pour affaiblir mon crime ,  
 De mon pere sur moi le pouvoir légitime ,

L'er-

L'erreur où nous étions , mes regrets , mes combats ,  
 Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :  
 Que des Chrétiens vainqueurs esclave infortunée ,  
 La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée :  
 Que je t'aimai toujours , que mon cœur éperdu  
 A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu.  
 Mais je ne cherche point , je ne veux point d'excuse ,  
 Il n'en est point pour moi lorsque l'amour m'ac-  
 cuse.

Tu vis , il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;  
 Tranche mes jours affreux , qui ne sont plus pour toi.  
 Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoiable ?

Z A M O R E.

Non , si je suis aimé , non , tu n'es point coupable :  
 Puis-je encor me flâter de régner dans ton cœur ?

A L Z I R E.

Quand Montéze , Alvarès , peut-être un Dieu ven-  
 geur ,  
 Nos Chrétiens , ma faiblesse , au Temple m'ont  
 conduite ,  
 Sûre de ton trépas , à cet hymen réduite ,  
 Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels ,  
 J'adorois ta mémoire au pié de nos Autels.  
 Nos Peuples , nos Tyrans , tous ont su que je t'aime ;  
 Je l'ai dit à la Terre , au Ciel , à Gusman même ,  
 Et dans l'affreux moment , Zamore , où je te vois ,  
 Je te le dis encor pour la dernière fois.

VOLT. Tome V.

K

ZAMORE.

A L Z I R E.

Z A M O R E.

Pour la dernière fois Zamore t'auroit vue !  
Tu me ferois ravie aussi-tôt que rendue !  
Ah ! si l'Amour encor te parloit aujourd'hui...

A L Z I R E.

O Ciel ! c'est Gusman même , & son pere avec lui.



SCENE



SCÈNE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORES ;  
ALZIRE ; *Suite.*

ALVARES à son Fils.



U vois mon bienfaicteur, il est auprès d'Al-  
zire.

*A Zamore.*

O toi ! jeune Héros, toi par qui je respire,  
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour,  
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je ? lui, Gusman ! lui, ton fils, ce bar-  
bare !

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES,

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi ! le Ciel a permis  
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

K 2

GUSMAN.

G U S M A N à Zamore.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?  
Sais-tu bien qui je suis ?

Z A M O R E.

Horreur de ma Patrie !  
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,  
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

G U S M A N.

Toi !

A L V A R E S.

Zamore !

Z A M O R E.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie  
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie;  
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,  
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.  
Ravisseur de nos biens, Tyran de notre Empire,  
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.  
Acheve, & de ce fer, *Tresor* de tes climats,  
Préviens mon bras vengeur, & préviens ton trépas.  
La main, la même main, qui t'a rendu ton pere,  
Dans ton sang odieux pourroit venger la Terre (\*);

Et

(\* ) *Pere* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas  
aux

Et j'aurois les mortels & les Dieux pour amis ,  
En révéranr le pere & punissant les fils

A L V A R E S à *Gusman.*

De ce discours, ô Ciel, que je me sens confondre !  
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répon-  
dre ?

G U S M A N.

Répondre à ce rebelle & daigner m'avilir ,  
Jusqu'à le réfuter quand je dois le punir !  
Son juste châtimenr, que lui-même il prononce,  
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

*A Alzire.*

Madame, votre cœur doit vous instruire assez,  
A quel point en secret ici vous m'offensez ;  
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre  
gloire  
Deviez de cet Esclave étouffer la mémoire ;  
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux ;  
Vous, que j'aimois assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot  
*Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'ortographe  
soit la même ; & ce mot *encore* rime très-bien avec *ab-*  
*horre*, quoiqu'il n'y ait qu'une R à l'un, & qu'il y ait  
deux RR à l'autre. La Poësie est faite pour l'oreille : un  
usage contraire ne feroit qu'une pédanterie ridicule &  
dérailonnable.

K 2

*A Gusman.**A Alvarès.*

Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur, son pere.

*A Zamore.*

Toi! Jadis mon espoir en un tems plus prospère,  
Voïez le joug horrible où mon sort est lié,  
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.

*En montrant Zamore.*

Voici l'Amant, l'Epoux que me choisit mon pere,  
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,  
Avant que de l'Europe on nous portât des fers,  
Le bruit de son trépas perdit cet Univers.  
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes Ancêtres,  
Tout changea sur la terre, & je connus des Maî-  
tres.

Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,  
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:  
C'est ce Dieu des Chrétiens que devant vous j'at-  
teste.

Ses Autels sont témoins de mon hymen funeste;  
C'est aux piés de ce Dieu qu'un horrible serment  
Me donne au Meurtrier qui m'ôta mon Amant.  
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;  
Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut  
qu'elle.

Zamo.



Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;  
 Mais après mes sermens je ne puis être à toi.  
 Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,  
 Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.  
 Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?  
 Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?  
 Toujours infortunée, & toujours criminelle,  
 Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,  
 Qui me délivrera, par un trépas heureux,  
 De la nécessité de vous trahir tous deux ?  
 Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie,  
 Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.  
 De l'hymen, de l'amour, il faut venger les droits,  
 Punis une coupable, & sois juste une fois.

G U S M A N.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,  
 Que ma bonté trahie oppose à votre offense :  
 Mais vous le demandez, & je vais vous punir ;  
 Votre supplice est prêt, mon rival va périr.  
 Holà, Soldats.

A L Z I R E.

Cruel !

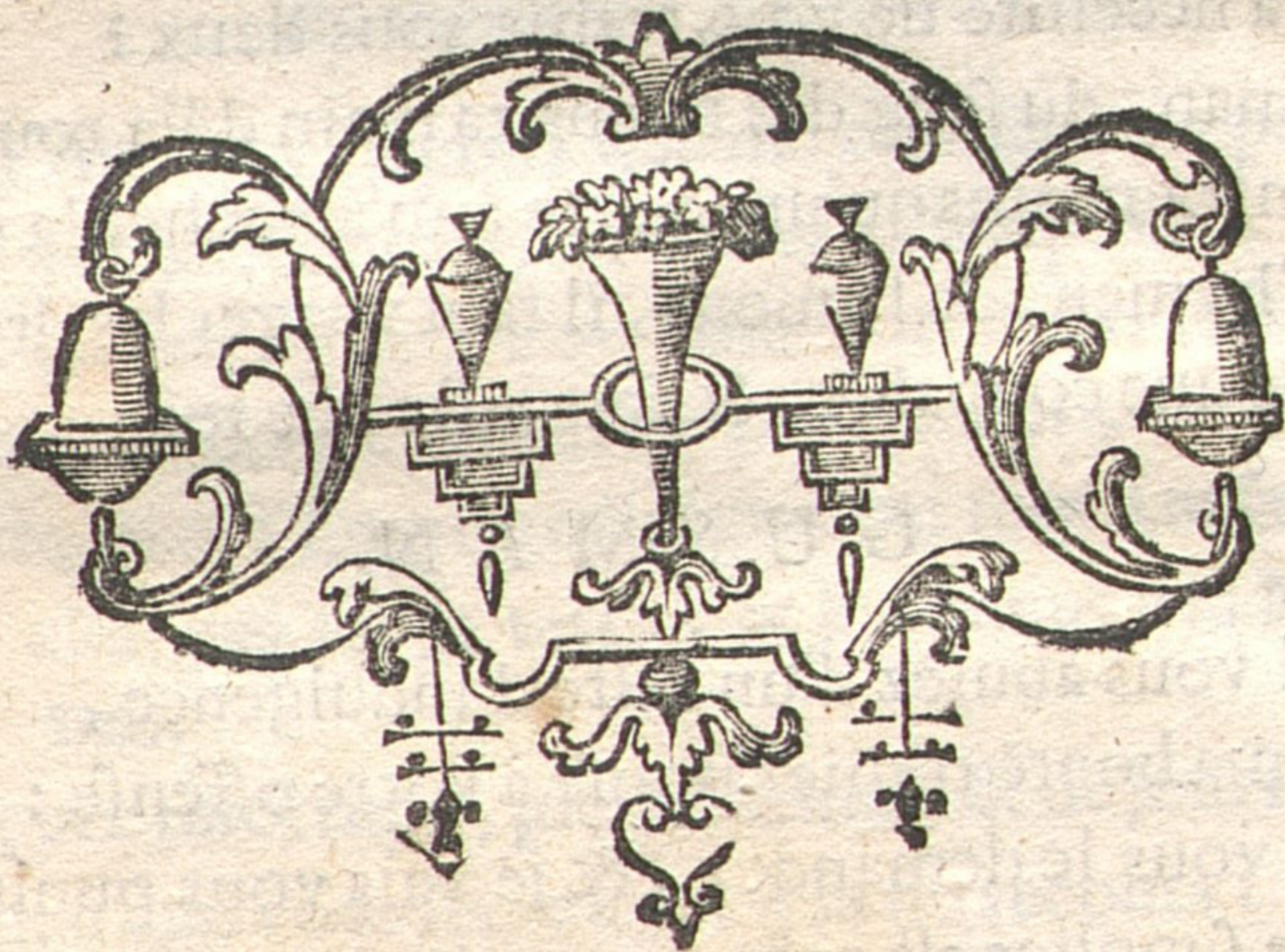
A L V A R E S.

Mon fils, qu'allez-vous faire ?  
 Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.

K. 4.

Quel

Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois !  
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !  
Ah mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse,  
D'un pere infortuné regardez la vieillesse.  
Et du moins...



SCENE



## SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE;  
ZAMORE, DOMALONZE, *Officier Espagnol.*

A L O N Z E.

**P** ARAISSEZ, Seigneur & commandés,  
D'armes & d'ennemis ces champs sont  
inondés:

Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore  
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.  
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,  
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.  
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent,  
De leurs cris redoublés les échos retentissent,  
En bataillons ferrés ils mesurent leurs pas,  
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissoient pas;  
Et ce Peuple, autrefois vil fardeau de la terre,  
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

G U S M A N.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.  
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.  
Héros de la Castille, enfans de la victoire,  
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la  
gloire,

K 5

Eux

Eux , pour porter vos fers , vous craindre & vous servir.

Z A M O R E.

Mortel égal à moi , nous faits pour obéir !

G U S M A N.

Qu'on l'entraîne.

Z A M O R E.

Oses-tu ? Tyran de l'innocence ,  
Oses-tu me punir d'une juste défense ?

*Aux Espagnols qui l'entourent.*

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer !  
Et teints de notre sang , faut-il vous invoquer ?

G U S M A N.

Obéïſſez.

A L Z I R E.

Seigneur !

A L V A R E S.

Dans ton courroux ſévère ,  
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton Père.

G U S M A N.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'appriſ de vous :  
J'y vole ; adieu.



SCENE



SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

ALZIRE *se jettant à genoux.*



SEIGNEUR, j'embrasse vos genoux;  
C'est à votre vertu que je rends cet hom-  
mage,

Le premier où le sort abaiſſa mon courage.  
Vengez, Seigneur, vengez ſur ce cœur affligé,  
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé:  
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie;  
Hélas! peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie?  
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour:  
Zamore eſt vertueux, vous lui devez le jour.  
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARES.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.  
Je plains Zamore & toi, je ſerai ton appui;  
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.  
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille:  
Non, tu n'eſ plus à toi; ſois mon ſang, ſois ma fille.

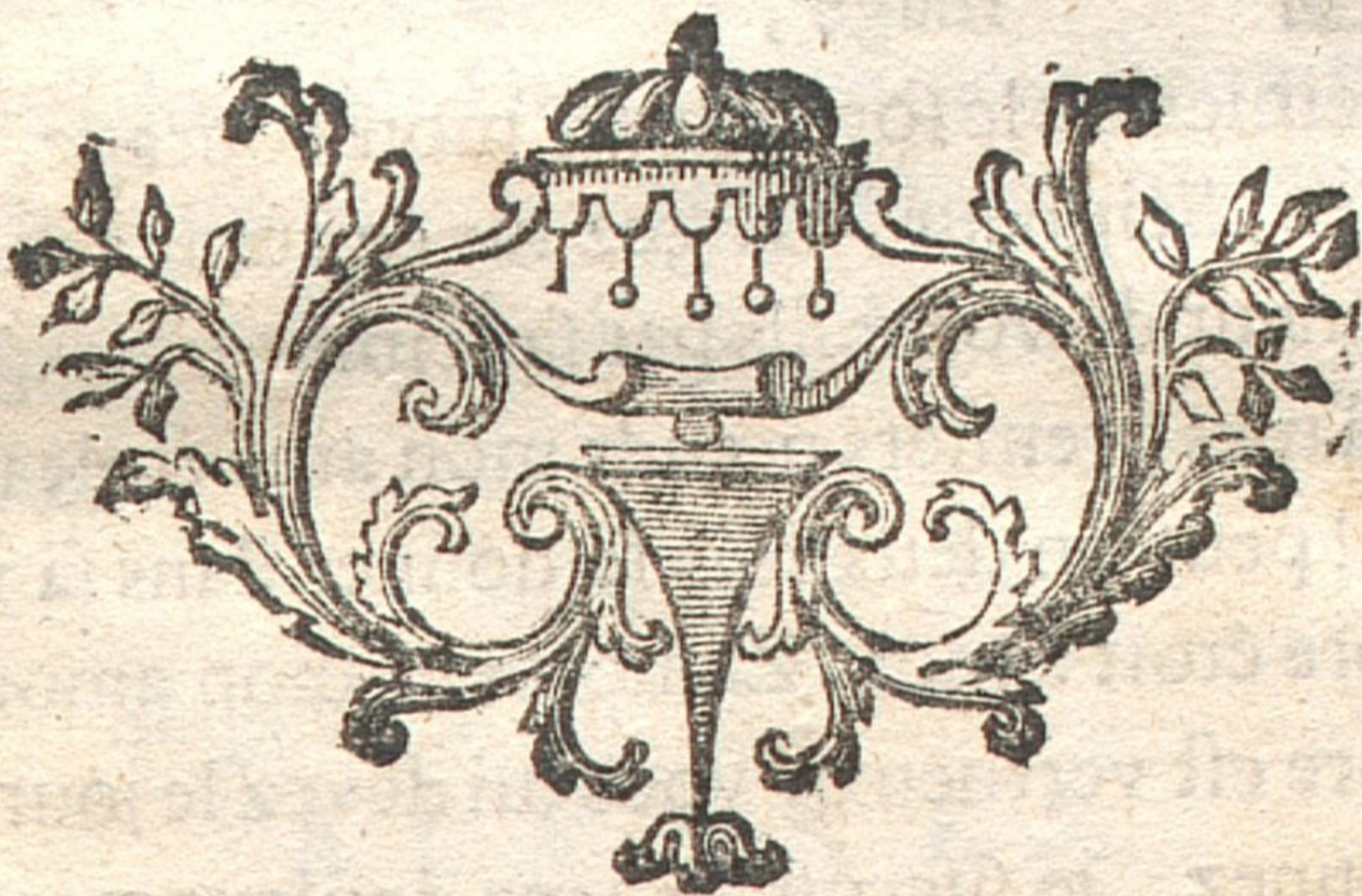
K 6      Guſman

Gusman fut inhumain , je le sai , j'en frémis ;  
Mais il est ton époux , il t'aime , il est mon fils ;  
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

A L Z I R E.

Hélas , que n'êtes-vous le pere de Zamore !

*Fin du troisième Acte.*



SCENE



## ACTE IV.



## SCENE I.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.



ERITEZ donc, mon fils, un si grand  
avantage.

Vous avez triomphé du nombre & du  
courage,

Et de tous les vengeurs de ce triste Univers,

Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.

Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,

Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.

Je vais sur les vaincus, étendant mes secours,

Consoler leur misère & veiller sur leurs jours.

Vous, songez ce pendant qu'un pere vous implore;

Soiez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore. |

Ne

Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?  
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

G U S M A N.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie :  
Mais laissez un champ libre à ma juste furie :  
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé ;  
Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

A L V A R E S.

Il en est plus à plaindre.

G U S M A N.

A plaindre ? lui, mon pere !

Ah ! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

A L V A R E S.

Quoi ! vous joignez encor à cet ardent courroux  
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux ?

G U S M A N.

Et vous condanneriez jusqu'à ma jalousie ?

Quoi ! ce juste transport dont mon ame est faisie,  
Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur,  
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur !  
Vous voïez fans pitié ma douleur effrenée !

A L V A R E S.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée ;  
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,  
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.

Son



Son cœur de ces climats conserve la rudesse ;  
 Il résiste à la force, il cède à la souplesse ,  
 Et la douceur peut tout sur notre volonté.

G U S M A N.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?  
 Que sous un front serain déguisant mon outrage ,  
 A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?  
 Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux ,  
 Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?  
 J'ai déjà trop rougi d'épouser une Esclave,  
 Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave ;  
 Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur ,  
 Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

A L V A R E S.

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;  
 Mais sachez le régler ; tout excès mène au crime.  
 Promettez-moi du moins de ne décider rien  
 Avant de m'accorder un second entretien.

G U S M A N.

Eh ! que pourroit un fils refuser à son pere ?  
 Je veux bien pour un tems suspendre ma colere ,  
 N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

A L V A R E S.

Je ne veux que du tems.

*Il sort.*

GUS-

GUSMAN *seul.*

Quoi n'être point vengé !  
Aimer, me repentir, être réduit encore  
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,  
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,  
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés !  
Que vois-je ! Alzire ! ô Ciel...



SCENE



## SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.



'EST moi, c'est ton épouse,  
 C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,  
 Qui n'a pu te chérir, qui t'a du révérer,  
 Qui te plaint, qui t'outrage & qui vient t'implorer.  
 Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,  
 Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse:  
 Et ma sincérité, trop funeste vertu,  
 Si mon Amant périt, est ce qui l'a perdu.  
 Je vais plus t'étonner; ton épouse a l'audace  
 De s'adresser à toi pour demander sa grace.  
 J'ai cru que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,  
 Tout terrible qu'il est, doit être généreux.  
 J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance,  
 Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:  
 Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,  
 Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.  
 Parce grand changement dans ton ame inhumaine,  
 Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,  
 Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,

Tous

Tous mes vœux ( s'il en est qui tiennent lieu d'a-  
mour. )

Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage ,  
Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;  
Elle eût pu prodiguer les charmes de ces pleurs ;  
Je n'ai point leurs attraits , & je n'ai point leurs  
mœurs.

Ce cœur simple & formé des mains de la nature ,  
En voulant t'adoucir redouble ton injure ;  
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais  
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

G U S M A N.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame ,  
Pour en suivre les loix , connaissez-les , Madame.  
Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.  
Ces mœurs sont vos devoirs , il faut s'y conformer.  
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée ,  
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.  
De vous respecter plus , & de n'oser jamais  
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;  
D'en rougir la première , & d'attendre en silence  
Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.  
Sachez que votre époux qu'ont outragé vos feux ,  
S'il peut vous pardonner , est assez généreux.  
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible ,  
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE



S C E N E III.

A L Z I R E , E M I R E .

E M I R E .



O u s voiez qu'il vous aime , on pourroit  
l'attendrir.

A L Z I R E .

S'il m'aime , il est jaloux : Zamore va périr :  
J'affainois Zamore en demandant sa vie.  
Ah ! je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie ?  
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?  
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

E M I R E .

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.  
Sa foi , n'en doutez point , sa main vous est vendue.

A L Z I R E .

Ainsi , graces aux Cieux , ces métaux détestés  
Ne servent pas toujours à nos calamités.  
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore ?

E M I R E .

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?

Alvarès

Alvarès auroit-il assez peu de crédit ?  
Et le Conseil enfin...

A L Z I R E.

Je crains tout , il suffit.  
Tu vois de ces Tyrans la fureur despotique ,  
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique ,  
Qu'ils en sont nés les Rois; & Zamore à leurs yeux ,  
Tout Souverain qu'il fut , n'est qu'un féditieux.  
Conseil de Meurtriers ! Gusman ! Peuple barbare !  
Je préviendrai les coups que votre main prépare.  
Ce Soldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéir !

E M I R E.

Madame , avec Zamore , il va bien-tôt venir ;  
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre  
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.  
Fatigués de carnage & de sang enivrés ,  
Les Tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

A L Z I R E.

Allons , que ce Soldat nous conduise à la porte ;  
Qu'on ouvre la prison , que l'innocence en sorte.

E M I R E.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit.  
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit ,  
Votre gloire est perdue , & cette honte extrême....

ALZIRE.

## A L Z I R E.

Va , la honte seroit de trahir ce que j'aime.  
Cet honneur étranger parmi nous inconnu ,  
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu,  
C'est l'amour de la gloire & non de la justice ,  
La crainte du reproche & non celle du vice.  
Je fus instruite , Emire , en ce grossier climat ,  
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.  
L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'or-  
donne  
De sauver un Héros que le Ciel abandonne.



SCENE



## S C E N E I V.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, *un Soldat.*

A L Z I R E.



O U T est perdu pour toi, tes Tyrans sont  
vainqueurs,

Ton supplice est tout prêt, si tu ne fuis,  
tu meurs.

Pars, ne perds point de tems, prens ce Soldat pour  
guide.

Trompons des Meurtriers l'espérance homicide;  
Tu vois mon désespoir & mon faïssement;  
C'est à toi d'épargner la mort à mon Amant,  
Un crime à mon époux & des larmes au monde.  
L'Amérique t'appelle & la nuit te seconde;  
Prens pitié de ton fort, & laisse-moi le mien.

Z A M O R E.

Esclave d'un Barbare, épouse d'un Chrétien,  
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre?  
Eh bien, j'obéïrai; mais oses-tu me suivre?  
Sans Trône, sans secours, au comble du malheur,  
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert & mon cœur.  
Autrefois à tes piés j'ai mis un Diadème.

ALZIRE.

ALZIRE.



## A L Z I R E.

Ah ! qu'étoit-il sans toi ? Qu'ai-je aimé que toi-même ?  
 Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil Univers ?  
 Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.  
 Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,  
 Languir dans les regrets , sécher dans l'amertume :  
 Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi ,  
 D'être au pouvoir d'un autre & de brûler pour toi.  
 Pars , emporte avec toi mon bonheur & ma vie ,  
 Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.  
 J'ai mon Amant ensemble & ma gloire à sauver ;  
 Tous deux me sont sacrez , je les veux conserver.

## Z A M O R E.

Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?  
 Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?  
 Quoi ! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter ?  
 Quoi ! ce Temple Chrétien que tu dois détester ?  
 Ce Dieu , ce destructeur des Dieux de mes Ancê-  
 tres ,  
 T'arrachent à Zamore & te donnent des Maîtres ?

## A L Z I R E.

J'ai promis, il suffit ; il n'importe à quel Dieu.

## Z A M O R E.

Ta promesse est ton crime ; elle est ma perte ; adieu.  
 Périront tes sermens & le Dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

A L Z I R E.

A L Z I R E.

Arrête. Quels adieux ! Arrête , cher Zamore !

Z A M O R E.

Gusman est ton époux !

A L Z I R E.

Plains-moi sans m'outrager.

Z A M O R E.

Songe à nos premiers nœuds.

A L Z I R E.

Je songe à ton danger.

Z A M O R E.

Non , tu trahis , cruelle , un feu si légitime.

A L Z I R E.

Non , je t'aime à jamais , & c'est un nouveau crime.  
 Laisse-moi mourir seule , ôte-toi de ces lieux.  
 Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?  
 Zamore....

Z A M O R E.

C'en est fait.

A L Z I R E.

Où vas-tu ?

Z A M O R E.

Mon courage  
 De

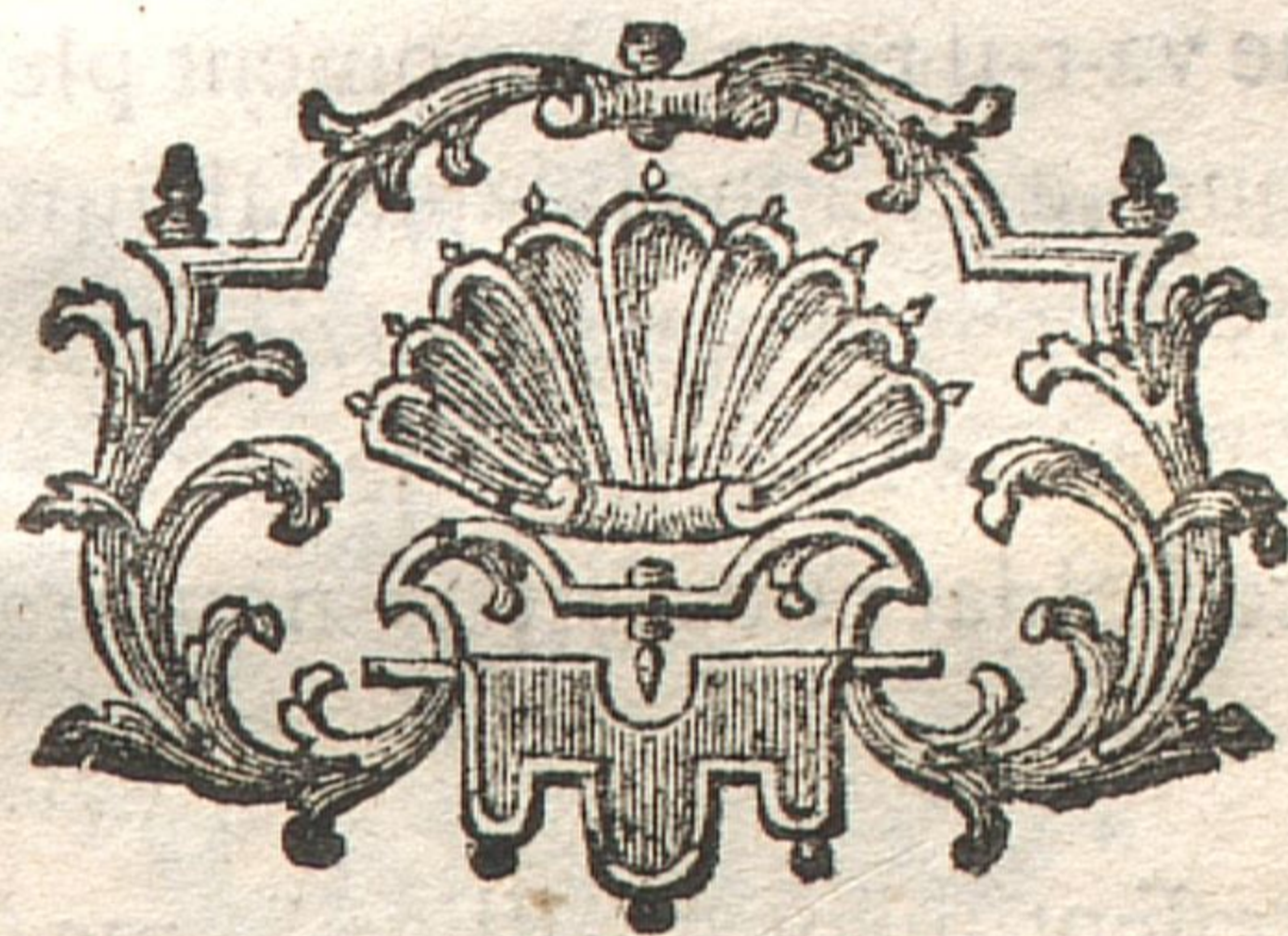
De cette liberté va faire un digne usage.

A L Z I R E.

Tu n'en saurois douter ; je périss si tu meurs.

Z A M O R E.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?  
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse :  
Soldat , guide mes pas.





## S C E N E V.

A L Z I R E, E M I R E.

A L Z I R E.



E succombe, il me laisse:

Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!  
 Gusman! quoi, c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!  
 Emire, suis ses pas, vole, & reviens m'instruire,  
 S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.  
 Va voir si ce Soldat nous sert ou nous trahit.

*( Emire sort. )*

Un noir pressentiment m'afflige & me saisit;  
 Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.  
 O toi! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & ter-  
 rible,  
 Je connais peu tes Loix. Ta main du haut des Cieux  
 Perce à peine un nuage épais sur mes yeux;  
 Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,  
 Sur ce cœur malheureux épaise ta vengeance.  
 Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des deserts!  
 Ne ferois-tu le Dieu que d'un autre Univers?

Les

Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?  
Es-tu Tyran d'un monde & de l'autre le Pere ?  
Les vainqueurs , les vaincus , tous ces faibles hu-  
mains

Sont tous également l'ouvrage de tes mains.  
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !  
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.  
Le bruit redouble ; on vient ; ah ! Zamore est perdu.



L 2

SCENE



## S C E N E VI.

A L Z I R E , E M I R E .

A L Z I R E .

**C**HERE EMIRE, est-ce toi ? Qu'a-t-on fait ? Qu'as-tu vu ?

Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

E M I R E .

Ah ! n'espérez plus rien ; sa perte est infaillible ,  
 Des armes du soldat qui conduisoit ses pas  
 Il a couvert son front , il a chargé son bras.  
 Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite ,  
 Votre Amant au Palais court & se précipite.  
 Je le suis en tremblant parmi nos ennemis ,  
 Parmi ces Meurtriers dans le sang endormis ,  
 Dans l'horreur de la nuit , des morts & du silence ,  
 Au Palais de Gusman je le vois qui s'avance ;  
 Je l'appellois en vain de la voix & des yeux ,  
 Il m'échappe , & soudain j'entends des cris affreux ;  
 J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux  
 armes.

Retirez-vous, Madame, & fuïez tant d'allarmes !  
 Rentrez.

ALZIRE.

ALZIRE.

Ah ! chere Emire , allons le secourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame , ô Ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.



L 3

SCENE



## S C E N E V I I.

ALZIRE , EMIRE , DOM ALONZE ;  
G A R D E S.

DOM ALONZE.



MES ordres secrets , Madame , il faut vous rendre.

A L Z I R E.

Que me dis-tu, Barbare? & que viens-tu m'apprendre?  
Qu'est devenu Zamore?

DOM ALONZE.

En ce moment affreux

Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux;  
Daignez me suivre.

A L Z I R E.

O sort! ô vengeance trop forte!  
Cruel, quoi! ce n'est point la mort que l'on m'apporte?  
Quoi, Zamore n'est plus! & je n'ai que des fers!  
Tu gémis, & tes yeux de larmes font couverts!  
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?  
Viens, si la mort m'attend; viens, j'obéis sans peine.

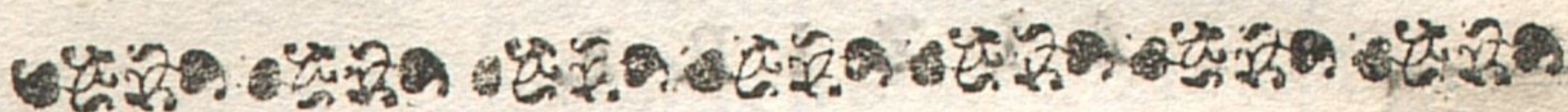
*Fin du quatrième Acte.*

ACTE





## ACTE V.



## SCENE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.



RE'PAREZ-VOUS pour moi vos suppli-  
ces cruels,

Tyrans, qui vous nommez les Juges des  
mortels?

Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude  
De mes destins affreux flotter l'incertitude?

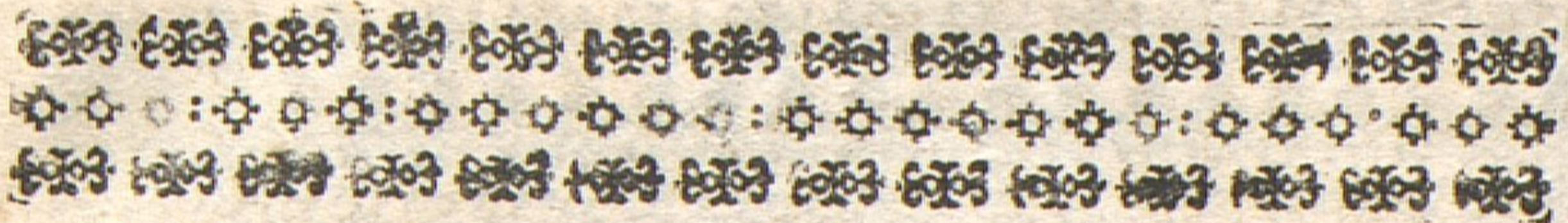
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas  
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.

Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâlisent.  
Tout s'émeut à ce nom, ces monstres en frémissent.



L 4

SCENE



## S C E N E II.

M O N T E Z E , A L Z I R E.

A L Z I R E.



H mon pere !

M O N T E Z E.

Ma fille , où nous as-tu réduits ?

Voilà de ton amour les exécrables fruits.

Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;

Alvarès avec moi daignoit parler encore ;

Un Soldat à l'instant se presente à nos yeux ,

C'étoit Zamore même , égaré , furieux.

Par ce déguisement la vue étoit trompée ,

A peine entre ses mains j'apperçois une épée ;

Entrer , voler vers nous , s'élançer sur Gusman ,

L'attaquer , le frapper , n'est pour lui qu'un moment.

Le sang de ton époux rejaillit sur ton pere :

Zamore au même instant dépouillant sa colere ,

Tombe aux piés d'Alvarès , &amp; tranquille , soumis ,

Lui présentant ce fer , teint du sang de son fils.

J'ai fait ce que j'ai dû , j'ai vengé mon injure :

Fais

Fais ton devoir , dit-il , & venge la nature.  
 Alors il se prosterne attendant le trépas.  
 Le pere tout sanglant se jette entre mes bras ;  
 Tout se réveille ; on court , on s'avance , on s'écrie ,  
 On vole à ton époux , on rappelle sa vie ,  
 On arrête son sang , on presse le secours  
 De cet art inventé pour conserver nos jours.  
 Tout le peuple à grands cris demande ton supplice ,  
 Du meurtre de son Maître il te croit la complice. . .

A L Z I R E.

Vous pourriez !

M O N T E Z E.

Non , mon cœur ne t'en soupçonne pas.  
 Non , le tien n'est pas fait pour de tels attentats ,  
 Capable d'une erreur , il ne l'est point d'un crime ,  
 Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.  
 Je le souhaite ainsi ; je le croi ; cependant  
 Ton époux va mourir des coups de ton Amant.  
 On va te condanner , tu vas perdre la vie  
 Dans l'horreur du supplice & dans l'ignominie ;  
 Et je retourne enfin par un dernier effort ,  
 Demander au Conseil & ta grace & ma mort.

A L Z I R E.

Ma grace ! à mes Tyrans ! les prier ! vous, mon pere !  
 Osez vivre & m'aimer , c'est ma seule prière.  
 Je plains Gusman , son sort a trop de cruauté ,

L 5

Et

Et je le plains sur-tout de l'avoir mérité.  
 Pour Zamore il n'a fait que venger son outrage.  
 Je ne peux excuser ni blâmer son courage.  
 J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas,  
 Il mourra. . . Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

M O N T E Z E.

O Ciel ! inspire-moi , j'implore ta clémence.

*Il sort.*



SCENE



## SCÈNE III.

ALZIRE *seule.*

CIEL ! anéantis ma fatale existence.  
 Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours !

Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.  
 Ah ! j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile  
 Me permettoit la mort, la mort mon seul asyle.  
 Eh, quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux  
 De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?  
 Quoi, du calice amer d'un malheur si durable  
 Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?  
 Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré,  
 Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?  
 Ce Peuple de Vainqueurs, armé de son tonnerre,  
 A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?  
 D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?  
 Et moi je ne pourrai disposer de mon sang !  
 Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage  
 Ce que sur l'Univers il permet à sa rage !  
 Zamore va mourir dans des tourmens affreux,  
 Barbares !



L 6

SCÈNE



## S C E N E I V.

Z A M O R E *enchaîné*, A L Z I R E,  
G A R D E S.

Z A M O R E.



'E s t ici qu'il faut périr tous deux.  
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice  
Un Tribunal de sang te condanne au supplice.  
Gusinan respire encor ; mon bras désespéré  
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.  
Il vit pour achever le malheur de Zamore ,  
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;  
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans ,  
Il va goûter encor le plaisir des Tyrans.  
Alvarès doit ici prononcer de sa bouche  
L'abominable Arrêt de ce Conseil farouche.  
C'est moi qui t'ai perdue , & tu péris pour moi.

A L Z I R E.

Va , je ne me plains plus , je mourrai près de toi.  
Tu m'aimes , c'est assez ; bénis ma destinée ,  
Bénis le coup affreux qui rompt mon hymenée ;

Songe

Songe que ce moment où je vais chez les morts,  
 Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords,  
 Libre par mon supplice, à moi-même rendue,  
 Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.  
 L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,  
 Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers feux:  
 C'est-là que j'expierai le crime involontaire  
 De l'infidélité que j'avois pu te faire.  
 Ma plus grande amertume en ce funeste sort,  
 C'est d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

Z A M O R E.

Ah ! le voici, les pleurs inondent son visage.

A L Z I R E.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage ?  
 Et que d'infortunés le sort assemble ici !



SCENE



## S C E N E V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES;  
GARDÉS.

ZAMORE.

**J**'ATTENDS la mort de toi ; le Ciel le veut  
ainsi ;  
Tu dois me prononcer l'Arrêt qu'on vient  
de rendre ;

Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre ;  
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts,  
L'affassin de ton fils & l'ami d'Alvarès.

Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie  
Te force à lui ravir une innocente vie ?

Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,  
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?  
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,  
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste !  
Dans le sang innocent ta main va se baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner,  
Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre,  
Que loin de le trahir je l'aurois su défendre.

J'ai



J'ai respecté ton fils , & ce cœur gémissant  
 Lui conserva sa foi , même en le haïssant,  
 Que je sois de ton Peuple applaudie ou blâmée ,  
 Ta seule opinion fera ma renommée ;  
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien ,  
 Je dédaigne le reste & ne demande rien.  
 Zamore va mourir , il faut bien que je meure ,  
 C'est tout ce que j'attends , & c'est toi que je pleure.

A L V A R E S.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'hor-  
 reur !

L'assassin de mon fils est mon libérateur.

Zamore! ... oui , je te dois des jours que je déteste ,  
 Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...  
 Je suis pere , mais homme ; & malgré ta fureur ,  
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur ,  
 Qui demande vengeance à mon ame éperdue ,  
 La voix de tes bienfaits est encor entendue.

Et toi qui fus ma fille , & que dans nos malheurs  
 J'appelle encor du nom qui fait couler nos pleurs ;  
 Va, ton pere est bien loin de joindre à ses souffrances  
 Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.  
 Il faut perdre à la fois par des coups inouïs ,  
 Et mon libérateur , & ma fille & mon fils.  
 Le Conseil vous condanne ; il a dans sa colère  
 Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.

Je

Je n'ai point refusé ce ministère affreux...  
Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux,  
Zamore, tu peux tout.

Z A M O R E.

Je peux sauver Alzire!

Ah! parle, que faut-il?

A L V A R E S.

Croire un Dieu qui m'inspire :  
Tu peux changer d'un mot & son fort & le tien ;  
Ici la Loi pardonne à qui se rend Chrétien.  
Cette Loi, que n'aguères un saint zèle a dictée,  
Du Ciel en ta faveur y semble être apportée.  
Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner,  
De son ombre à nos yeux saura t'environner :  
Tu vas des Espagnols arrêter la colère,  
Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frère :  
Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus,  
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.  
Je réponds de sa vie ainsi que de la tienne,  
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.  
Ne sois point inflexible à cette faible voix,  
Je te devrai la vie une seconde fois.  
Cruel, pour me païer du sang dont tu me privas,  
Un pere infortuné demande que tu vives.  
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce  
prix  
De ses jours & des tiens & du sang de mon fils.

ZAMORE

ZAMORE à *Alzire*.

Alzire, jusques-là chéririons-nous la vie ?  
 La rechercherions-nous par mon ignominie,  
 Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman ?  
 Et toi, plus que ton fils, seras-tu mon Tyran ?  
 Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître.  
 Ah ! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,  
 Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,  
 Parle, aurois-tu quitté les Dieux de ton país ?

ALVARES.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,  
 J'aurois prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,  
 De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,  
 Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inouï de trouble & de supplice !  
 Entre quels attentats faut-il que je choisisse !

*A Alzire.*

Il s'agit de tes jours ; il s'agit de mes Dieux.  
 Toi, qui m'oses aimer, oses juger entr'eux ;  
 Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore  
 Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu fais trop qu'un pere infortuné  
 Disposâ de ce cœur que je t'avois donné ;

Je

Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse  
 Accuser si tu veux l'erreur ou la faiblesse ;  
 Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté  
 Vit chez eux , ou du moins crut voir la vérité ;  
 Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie ,  
 Par mon ame en secret ne fut point démentie ;  
 Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son  
 cœur ,

C'est le crime d'un lâche & non pas une erreur ;  
 C'est trahir à la fois , sous un masque hypocrite ,  
 Et le Dieu qu'on préfère & le Dieu que l'on quitte ;  
 C'est mentir au Ciel même , à l'Univers , à soi.  
 Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi ;  
 Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ,  
 Ta probité te parle , il faut n'écouter qu'elle.

## Z A M O R E.

J'ai prévu ta réponse ; il vaut mieux expirer  
 Et mourir avec toi que se deshonor.

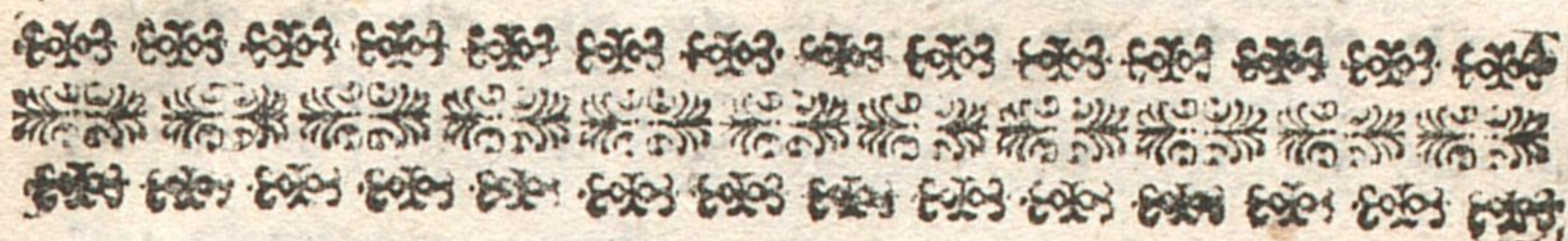
## A L V A R E S.

Cruels , ainsi tous deux vous voulez votre perte !  
 Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte ;  
 Ecoutez, le tems presse , & ces lugubres cris...



SCENE





## SCENE VII.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE,  
AME'RICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.



RUELS, sauvez Alzire, & pressez mon  
supplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARES.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE à *Gusman*.

Tu veux donc jusqu'au bout consumer ta fureur ?  
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,  
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN à *Zamore*.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :  
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

A Al-

*A Alvarès.*

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a suspendue ,  
 Mon pere en ce moment m'amène à votre vue.  
 Mon ame fugitive & prête à me quitter ,  
 S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.  
 Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;  
 Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.  
 J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cer-  
 cueil,

Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

Le Ciel venge la terre ; il est juste , & ma vie  
 Ne peut paier le sang dont ma main s'est rougie.

Le bonheur m'aveugla , la mort m'a détrompé :

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.

J'étois Maître en ces lieux ; seul j'y commande en-  
 core.

Seul je puis faire grace , & la fais à Zamore.

Vis superbe ennemi , sois libre , & te souvien ,

Quel fut & le devoir & la mort d'un Chrétien.

*A Montéze , qui se jette à ses piés.*

Montéze , Américains , qui fûtes mes victimes ,

Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.

Instruisez l'Amérique , apprenez à ses Rois

Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des  
 Loix.

*A Za-*

*A Zamore.*

Des Dieux que nous servons, connais la différence :  
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la ven-  
geance ;

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,  
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARES.

Ah, mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant lan-  
gage !

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.  
Alzire n'a vécu que trop infortunée,  
Et par mes cruautés & par mon hymenée.  
Que ma mourante main la remette en tes bras.  
Vivez fans me haïr, gouvernez vos États ;  
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,  
De mon nom, s'il se peut, benissez la mémoire.

*A Alvarès.*

Daignez servir de pere à ces époux heureux :  
Que du Ciel par vos soins le jour luisse sur eux !

Aux



Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,  
Zamore est votre fils & répare ma perte.

Z A M O R E.

Je demeure immobile, égaré, confondu,  
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de  
vertu !

Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,  
Je commence à le croire, est la Loi d'un Dieu même.  
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;  
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi ;  
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire ;  
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

*Il se jette à ses piés.*

A L Z I R E.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux,  
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous ;  
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,  
Succombe au repentir dont elle est dévorée.  
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs...

G U S M A N.

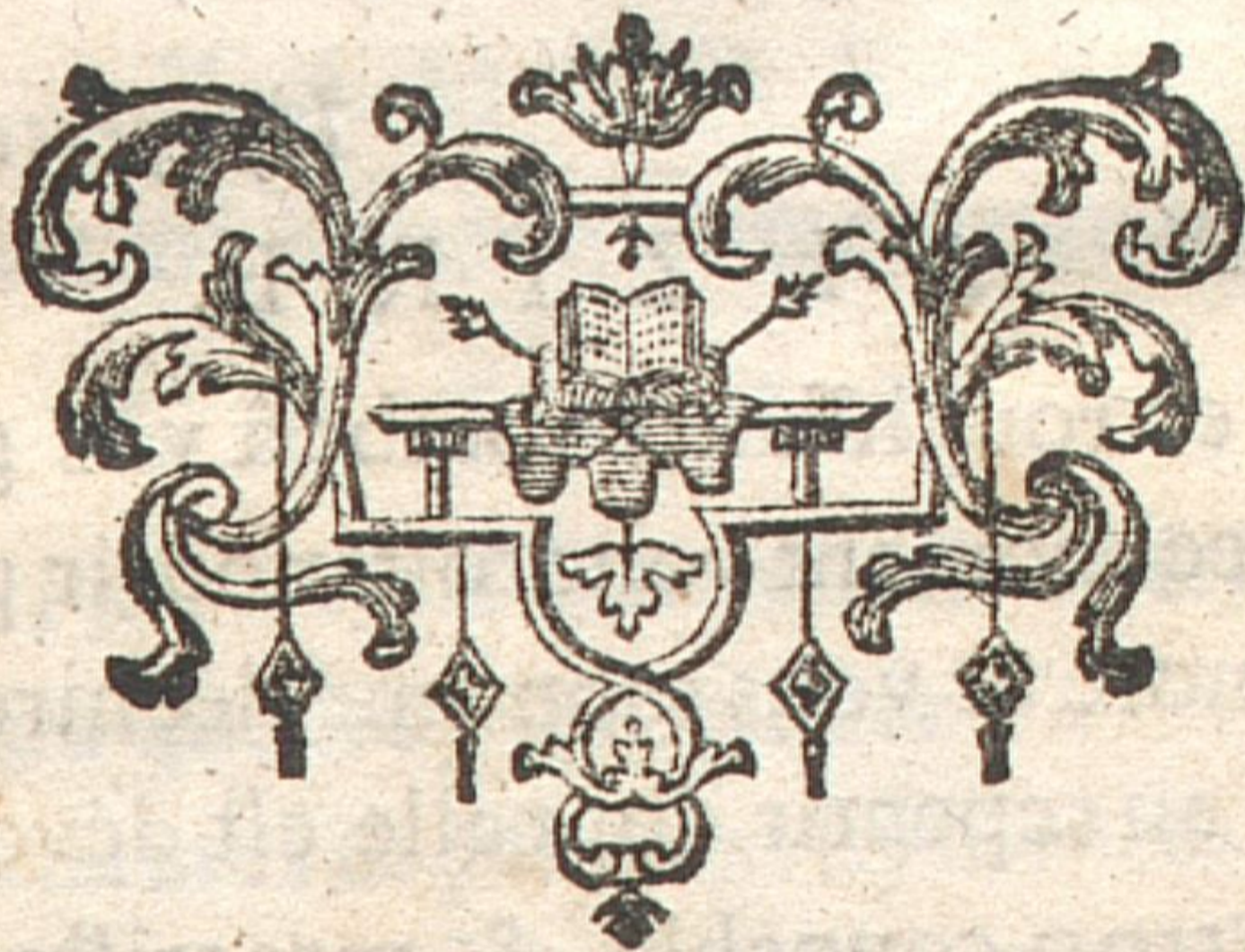
Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.  
Pour la dernière fois approchez-vous, mon pere,  
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous soit  
chère ;

Zamore, sois Chrétien, je suis content, je meurs !

ALVARES

*ALVARES à Montéze.*

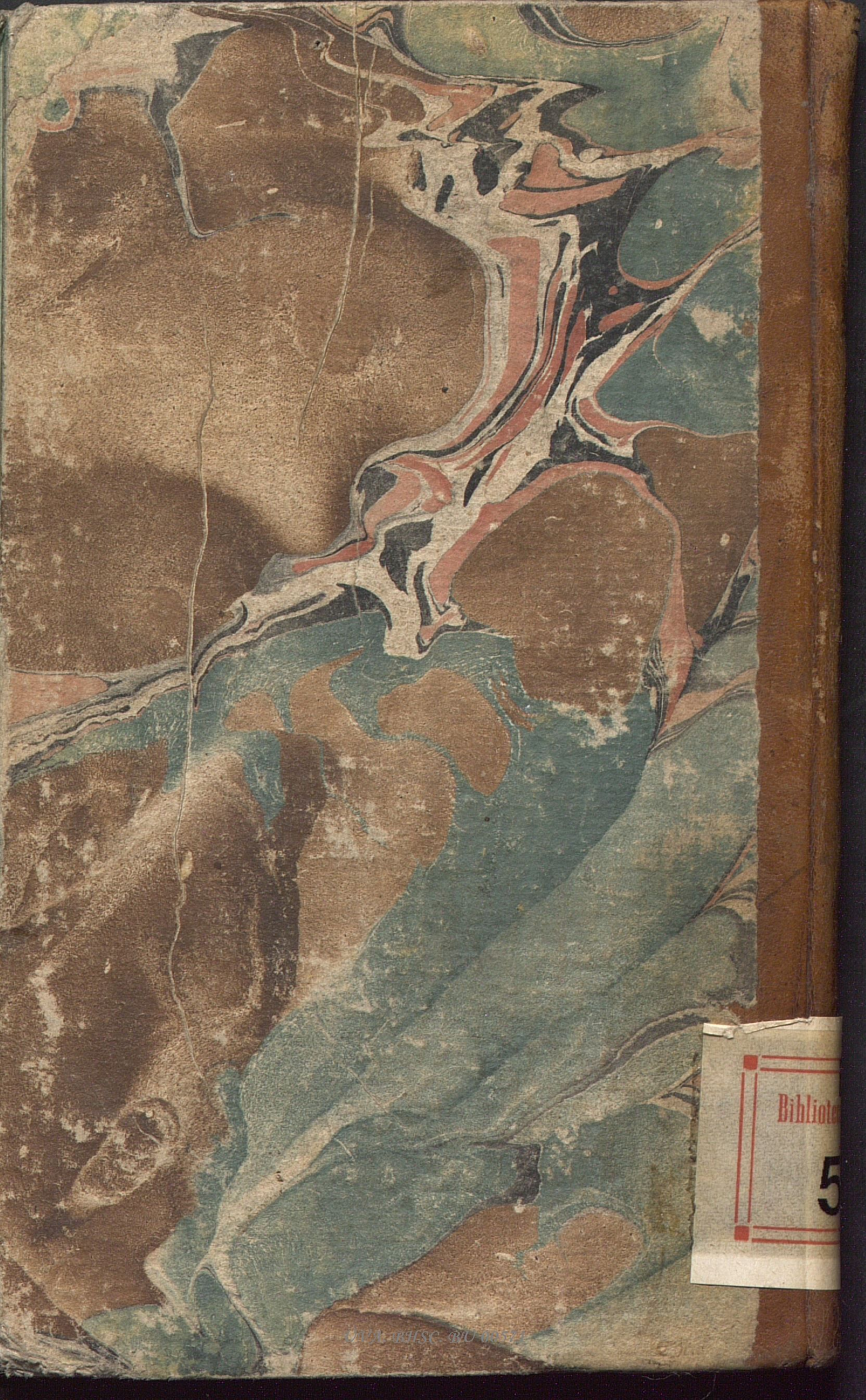
Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.  
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne  
Aux volontés d'un Dieu qui frappe & qui pardonne.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*









Bibliot

5

UVA BHSC BU 00771

BU

ca de San

571

UVA. BHSC. BU

00571

*UVA. BHSC. BU*

*00571*





UVA. BHS. BU 00571



UVA BHSC. BU 00571